

DE L'ÉCOCIVISME À L'ÉCOCITOYENNETÉ.

Dans quelles conditions l'écologie individuelle est-elle émancipatrice ?

Une publication de l'Institut d'Éco-Pédagogie

THÉMATIQUES

- Zéro déchet
- Écocivisme
- Engagements
- Écologie individuelle

POUR ENTAMER LA RÉFLEXION

- Comment l'écocivisme pense qu'il change le monde?
- Quel rapport de l'écologie individuelle au politique?
- Quels discours autour du zéro déchet sont problématiques en terme de justice sociale?

POUR CITER CETTE ANALYSE

De Bouver, E., «De l'écocivisme à l'écocitoyenneté. Dans quelles conditions l'écologie individuelle est-elle émancipatrice?», in "Études", Productions de l'Institut d'Éco-Pédagogie (IEP), Mars 2020.

A PROPOS DES ANALYSES ET ÉTUDES

Les analyses de l'Institut d'Éco-Pédagogie (IEP) sont autant de prises de position qui reflètent la diversité des points de vue au sein de l'association. Elles ont pour objectif de susciter la réflexion et le débat et se veulent un soutien à l'action.



Institut d'Éco-Pédagogie
Rue Fusch 3
4000 Liège Belgique

<http://institut-eco-pedagogie.be>
Tél : +32 (0)4 2509584
info@institut-eco-pedagogie.be



TABLE DES MATIÈRES

1 Introduction : individu, quotidien, foyer, intériorité.....	2
1.1 Quelques définitions.....	4
1.2 L'individuel et le politique.....	5
1.3 Le foyer et le politique.....	6
2 Récits de l'écologie du quotidien : quelles visées – quels glissements ? Comment l'écocivisme pense qu'il change le monde ?.....	9
2.1 L'écocivisme comme porte d'entrée pour amener davantage de personnes à s'engager pour l'écologie.....	10
2.1.1 Sentiment d'impuissance.....	11
2.1.2 Porte d'entrée sur l'engagement écologique.....	13
2.2 L'écocivisme sert à développer les capacités écologiques ; capacités indispensables à l'écocitoyenneté.....	17
2.2.1 Responsabilité et autonomie de choix.....	17
2.2.2 Créativité, innovation et diversité.....	20
2.2.3 Représentations culturelles, interdépendance.....	23
3 Conclusion.....	27
Bibliographie.....	30



1 INTRODUCTION : INDIVIDU, QUOTIDIEN, FOYER, INTÉRIORITÉ

On assiste aujourd'hui à un double mouvement : l'augmentation palpable des injonctions à « se responsabiliser » par la consommation, viser le zéro déchet, manger local et d'autre part, la multiplication des discours qui nous disent « à bas le colibrisme¹ ! », « les douches courtes ne sauveront pas le monde !² ».

Les démarches d'écologie qui mettent l'accent sur la transformation des modes de vie, le désencombrement, la vie simple sont souvent accusées d'être individualistes, démobilisatrices et désengagées. Les écocivistes, partisan·nes de la simplicité volontaire et praticien·nes du zéro déchet sont perçu·es par de nombreux analystes sociaux et par de nombreux·ses militant·es comme suspect·es en raison de leur insistance sur les aspects individuels du mode de vie qu'iels³ prônent. Leur démarche est considérée comme un *repli individualiste* vidant le véritable engagement politique de sa substance⁴. En revanche, les partisan·es de l'écologie individuelle⁵ et la littérature qui soutient le zéro déchet mettent en avant la solidarité dont iels font preuve en modifiant totalement leurs choix de vie pour répondre aux enjeux collectifs actuels.

Comment comprendre les raisons d'une si grande différence d'interprétation ? Sommes-nous face à une démarche altruiste ou égoïste, face à des pionnier·es ou des aliéné·es ? Comment se positionner face à cela ? En tant qu'éducateur·rices à l'environnement, quelle est la place des écogestes dans nos apprentissages, à quoi les relier ? Et par la transmission de recettes/méthodes/astuces pour pratiquer l'écologie individuelle, quelle vision de la société, du politique et de l'individu portons-nous ?

Nos propositions ? Éclairer, discerner, sortir de ces ensembles fourre-tout en apportant nuance et contextualisation.

L'écologie individuelle se situe au croisement de trois récits sur ce qui change la société : « par mes actes de consommation, j'impacte sur le monde » (écologie du quotidien), « en prenant soin de ce qui m'entoure et m'est proche, j'impacte sur le monde » (écologie du soin), « me changer moi-même impacte sur le monde » (écologie intérieure). Cet entremêlement entre action individuelle, action quotidienne, action de soin, action de transformation personnelle est générateur de confusion. L'indistinction entre ces trois déclinaisons de l'écologie individuelle rend à la fois l'analyse difficile et la critique facile. Chacune mériterait notre attention. Pour cette étude, nous nous limiterons à explorer l'univers de l'écologie quotidienne⁶.

1 Colibri fait référence aux partisans du mouvement Colibris en France (anciennement mouvement pour la Terre et l'Humanisme). Mouvement inspiré de la pensée de son fondateur Pierre Rabhi. Le colibri dans les analyses est souvent associé de façon plus large à toutes les personnes écocivistes qui pensent leur engagement autour de la logique « je fais ma part ». www.colibris-lemouvement.org. La notion de colibri est d'ailleurs utilisée dans certains milieux et autours de ceux qui le critiquent de façon péjorative. On associe souvent – et c'est ce qui nous intéresse ici-- le colibri à celui ou celle qui « [conçoit] l'engagement social de manière individuelle : chacun, à son échelle, fait sa part, son petit pas... Et puis, si chacun fait pareil, alors il y aura un vrai changement » (Garbarczyk, 2018).

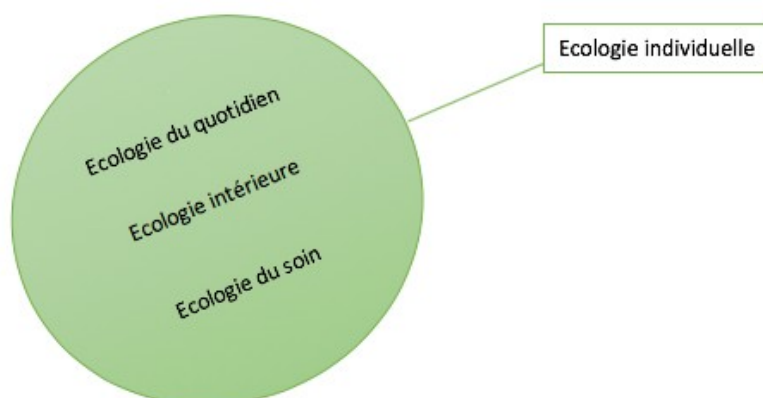
2 Voir par exemple Jenssens (2015), Whatelet (2019), Guillaud (2018) ou encore Monbiot (2018).

3Iels = contraction de « ils » et « elles » pour l'écriture inclusive. Nous emploierons aussi Ceux pour celles et ceux.

4 *Idem* mais aussi Garbarczyk (2018) et Chedin (2019).

5Voir par exemple le plaidoyer du directeur du mouvement Colibri en France : « Changer son mode de vie et construire des actions concrètes sur son territoire est une posture politique radicale, dans la mesure où le politique reprend son sens d'« *organisation de la cité* » (Labonne, 2016).

6 Nous espérons avoir l'occasion de traiter dans d'autres textes de l'écologie intérieure et de l'écologie du soin. Même s'ils sont liés, les récits de ces trois écologies individuelles ont chacun leurs caractéristiques propres et les glissements auxquelles elles sont soumises sont différents. Les traiter séparément permet aussi de s'intéresser de façon la plus complète possible à chacune des composantes de l'écologie individuelle sans uniquement les comparer et les juger les unes par rapport aux autres.



En guise d'éclaircissement, nous proposons donc une étude qui se centre sur l'écologie quotidienne et qui analyse ses avantages et ses inconvénients. L'étude proposée ici tentera de montrer pourquoi, à quels moments et dans quelles conditions l'écologie quotidienne participe de l'écocitoyenneté et s'inscrit dans une perspective émancipatrice et, au contraire, quand est-ce que sa mise en avant est problématique. Cette étude veut nous inviter à réaliser un double mouvement : à la fois reconnaître le réel engagement que suppose la transformation de son quotidien et la grandeur politique de ces « petits gestes », et à la fois circonscrire les objectifs écosociaux de l'écocivisme. La valorisation de cet engagement doit en effet s'accompagner de son indissociable constat : l'écocivisme n'est pas pertinent pour répondre à tous les niveaux de la crise écologique (Luyckx, 2014, 2016) et encore moins pour adresser l'ensemble des questions de justice sociale qui nous préoccupent. Ce que nous voudrions, c'est fournir des outils afin que chaque individu qui s'insère dans une démarche d'écologie individuelle ou d'éducation à l'écologie individuelle puisse plus aisément se situer et éventuellement adapter sa démarche.

Après une partie introductive où nous donnerons quelques définitions et montrerons pourquoi l'écologie quotidienne ne peut être sortie automatiquement du politique, la parole sera donnée aux écocivistes eux-mêmes pour déployer leur récit sur la transformation écosociale⁷. Nous en montrerons les forces, les impensés et les faiblesses pour esquisser la construction du cadre dans lequel il s'agit de vivre et penser l'écologie quotidienne afin qu'elle s'inscrive dans un horizon d'écocitoyenneté.

⁷ Au niveau de la méthodologie, cette étude se base sur les retours des formateurs de l'Institut d'Eco-Pédagogie confrontés à un secteur où se multiplient les animations autour du zéro déchet. L'étude s'appuie aussi sur le travail d'enquête et d'immersion mené il y a quelques années au sein des mouvements de simplicité volontaire par l'auteure et qui se prolonge de façon ponctuelle et informelle aujourd'hui.



1.1 QUELQUES DÉFINITIONS

Écologie individuelle : L'écologie individuelle est celle qui donne une place importante à la dimension personnelle dans les discours et pratiques visant une transformation écosociale. Elle se situe au croisement de trois récits : « par mes comportements et gestes posés chaque jour, j'impacte sur le monde » (écologie du quotidien), « en prenant soin de ce qui m'entoure et m'est proche, j'impacte sur le monde » (écologie du soin), « me changer moi-même impacte sur le monde » (écologie intérieure). L'écologie individuelle s'ancre dans la personne mais n'est pas automatiquement individualiste au sens où elle n'a pas nécessairement vocation à rester cloîtrée dans l'individu. Pour certain·es, l'ancrage individuel n'est qu'une partie de l'engagement à l'instar de ce qu'exprime si bien le philosophe Martin Buber : "Commencer par soi, mais non finir par soi ; se prendre pour point de départ, mais non pour but ; se connaître mais non se préoccuper de soi" (Buber, 2007 ; cité par Weber, 2016).

Notions associées : Colibris.

Écocivisme : L'écocivisme ou écologie quotidienne recouvre une large palette de discours et de pratiques, c'est notamment l'écologie « des innombrables manuels et blogs d'une vie zéro déchet, remplie d'éco-gestes quotidiens visant à réduire l'empreinte carbone de chacun » (Chedin, 2018). « L'écocivisme (...) se traduit dans des comportements socialement valorisés, fait référence à des droits et des devoirs individuels, et se vit d'abord à l'échelle locale » (Sauvé & Villemagne, 2005). L'écocivisme est « une approche normative (de l'écologie) axée sur les devoirs et responsabilités du citoyen à l'égard surtout des ressources collectives » (Sauvé, 2000).

Notions associées : Écologie du quotidien, éco-gestes.

Écologie intérieure : L'écologie intérieure, c'est l'écologie qui s'enracine dans la dimension psychologique, existentielle des personnes. Les pratiques et discours qui la composent donnent un rôle important au travail sur soi, au développement personnel, existentiel ou spirituel dans la transformation écosociale. Le récit de l'écologie intérieure se construit autour de l'idée que les racines de la crise écologique sont profondément ancrées dans la façon dont nous vivons nos émotions, dans nos manières d'être au monde, dans nos visions de l'être humain et dans nos façons de nous rapporter aux grands enjeux de l'existence comme la souffrance, le bonheur, la finitude, etc.

Notions associées : Transition intérieure.

Écocitoyenneté : « Dans l'écocitoyenneté, la "cité" est celle du monde vivant, de la "maison de vie partagée" entre nous les humains et aussi avec les diverses autres formes et systèmes de vie. Cette cité est un lieu d'engagement envers l'équité socio-écologique, la solidarité et la paix entre les humains et avec la nature, où peut se construire l'espoir. C'est un espace de débat démocratique sur les "communs" à préserver, à partager ; c'est un chantier où inventer collectivement d'autres façons de produire, de consommer, de vivre ensemble. L'écocitoyenneté nous invite à questionner les causes profondes des ruptures entre l'humain et le vivant [et] les inégalités – ici et ailleurs – relatives aux enjeux d'équité écologique » (Coalition éducation environnement, écocitoyenneté, 2018, pp. 1-2).

Politique : Politique renvoie dans cette étude à la fois au registre de la justice et à la fois à celui de la justesse⁸. Politique réfère aux formulations de ce qui est juste pour gouverner et transformer la cité (la *polis*) mais aussi de « ce qui importe », « ce qui compte » (Laugier, 2009) ce dont nous choisissons de prendre soin afin de faciliter et orienter le vivre-ensemble.

⁸ Cette distinction entre justice et justesse renvoie au débat ouvert par Carol Gilligan à partir de sa critique des stades de développement établis par Kohlberg. Pour ce dernier, au stade ultime ou sixième stade, l'enfant doit être capable d'établir un jugement moral en faisant preuve d'abstraction et de prise en compte de l'universel. Gilligan estime entre autres qu'à côté de cette capacité à formuler des jugements en justice, la maturité consiste également à être capable d'appliquer ces jugements universels au sein de situations singulières, de faire preuve d'empathie et d'attention à la spécificité des acteurs en présence. La justice ne compte pas à elle seule, la justesse et la capacité à prendre soin dans des situations particulières est également indispensable selon les théoriciennes du care (Gilligan, 1982).



Les critiques qui soulignent la dépolitisation ou la petitesse des colibris visent souvent indistinctement toute une série de caractéristiques assimilées en un tout qui, paradoxalement, finit par paraître à la fois effrayant et inoffensif. A travers ces lunettes, cette démarche apparaît comme une démarche individualiste, comme une démarche qui s'appuie sur une vision spirituelle et fantasmée des rapports sociaux et troisièmement comme une démarche qui vise trop petit (notamment parce que les résultats de l'action seront insuffisants au regard des enjeux et de la puissance des acteur·rices dominant·es mais aussi trop petit parce que l'action est limitée au foyer).

Pour comprendre les potentiels subversifs et les zones de glissements de l'écologie quotidienne, nous avons besoin de poser et argumenter deux postulats de base : l'individuel peut être politique et le foyer peut être politique. Afin d'analyser et nuancer ce que visent les critiques de la dépolitisation de l'écologie quotidienne, un questionnement est nécessaire sur ce qui peut être politique. Attardons-nous donc sur cette affirmation : l'écologie quotidienne n'est pas a priori contradictoire avec une visée politique⁹.

1.2 L'INDIVIDUEL ET LE POLITIQUE

Le fait d'envisager une forme d'engagement qui se déploie en priorité dans des modalités individuelles d'action n'est en rien une nouveauté. De nombreux mouvements sociaux passés ont été les porteurs d'un engagement qui accordait une place importante à la dimension individuelle. Les anarchistes individualistes sont un des exemples les plus parlants de militantisme individualisé qui existe depuis plus d'un siècle.

« [...] L'anarchiste poussera qui veut faire route avec lui à se rebeller pratiquement contre le déterminisme du milieu social, à s'affirmer individuellement, à sculpter sa statue intérieure, à se rendre, autant que possible indépendant de l'environnement moral, intellectuel, économique. [...] L'anarchiste place à la base de toutes ses conceptions de vie : le fait individuel. Et c'est pour cela qu'il se dénomme volontiers *anarchiste individualiste* » (Armand, 1934).

L'expérience personnelle est également au cœur de ce type d'engagement puisque les individualistes de la Belle Époque seront très soucieux d'adopter des modes de vie en accord avec leurs idées. Dans l'ensemble de la tradition anarchiste, la dimension individuelle est articulée au militantisme. Le défi des auteurs anarcho-communistes comme Kropotkine sera « de montrer qu'il peut exister une forme de communisme qui ne soit pas incompatible avec l'affirmation individuelle » (Pereira, 2009 : p. 100).

Mais les anarchistes ne sont pas les seul·es, pensons par exemple aux mouvements pacifistes des années 1970 qui vont également prôner l'initiative personnelle notamment en matière de « désobéissance civile ». Cette centralité de l'expérience personnelle s'ancre d'ailleurs dans une tradition aux racines bien antérieures aux années 1970. Déjà au 19^e siècle, H.D. Thoreau, à qui l'on confie souvent la paternité de l'expression « désobéissance civile », s'est retiré seul dans la forêt pour mener une existence plus en accord avec ses valeurs et plus proche de la nature. Gandhi au début du 20^e siècle prônait la mise en place de villages autosuffisants et insistait sur l'importance d'une expérimentation personnelle des principes d'une existence non violente.

Ces différents mouvements – auxquels nous rajouterons dans quelques paragraphes le féminisme et son slogan « le personnel est politique » – plaident pour une vision plurielle du politique. Ils invitent à sortir

⁹ Les deux sections qui suivent sont construites à partir d'éléments développés dans la thèse de l'auteure publiée précédemment et notamment des parties 1.1 et 2.1.1 (De Bouver, 2015 : pp 9-17 ; 50 ; 114-118 ; 324).



d'une lecture historique biaisée qui ne porte son regard que sur un type d'action : l'action en groupe. Nous avons besoin pour nos analyses de pouvoir distinguer une action en groupe d'une action tournée vers un collectif particulier ou encore d'une action dirigée vers la société dans son ensemble. L'action collective est encore souvent considérée comme l'unique action de la société civile se saisissant d'enjeux collectifs¹⁰. Les discours des acteur·rices prônant une transformation écosociale par des comportements individuels nous rappellent, à juste titre, que la distinction entre modalités de l'action et objectifs de l'action gagnerait à être davantage marquée. Pour eux et elles, certaines actions aux modalités individuelles poursuivraient des objectifs collectifs en ce sens qu'elles viseraient l'amélioration du vivre ensemble et la justice sociale¹¹.

« Les champs de l'action "individuelle" et de l'action "politique" sont souvent mis en tension et en contradiction, traités comme inconciliables. Mais ces différents modes d'action peuvent se nourrir l'un de l'autre. Une action individuelle peut être pensée avec une visée politique, et se transformer en action collective ; une action politique peut être noble, en cohérence avec les préoccupations spécifiques des citoyen·ne·s, et faire sens pour chaque individu qui y participe » (Vanmeerbeek, 2018 : p.10-11).

Une précision avant de poursuivre : notre texte s'enracine dans un plaidoyer pour la pluralisation de l'engagement. Il ne s'agit pas ici de prendre le contre-pied de la tendance commune à ne valoriser que l'action en groupe pour voir dans l'action individuelle le seul lieu du changement social. Notre argumentaire vise davantage à reconnaître la légitimité des discours qui voient dans les actions engagées individuelles une contribution au changement écosocial. Tant que ces discours n'affirment pas que l'entière de la crise peut être résolue à coup d'écogestes. L'écocivisme constitue une réponse partielle à une crise à plusieurs niveaux (Luyckx, 2016).

1.3 LE FOYER¹² ET LE POLITIQUE

Dans les années 1970, une partie du mouvement féministe a été portée par le slogan « le privé est politique ». Par ce slogan, des femmes affirmaient notamment que, dans la sphère privée, se jouait toute une série de rapports de domination qui n'étaient pas uniquement une affaire de responsabilité individuelle mais qui concernait l'ensemble de la société. Le slogan vise à déplacer, ou même à rendre poreuse cette distinction privé/public chère à la fois à la tradition républicaine et au libéralisme politique. Cette frontière hermétique est critiquée notamment parce qu'elle contribue à diffuser une conception du « public » « par défaut, comme tout ce qui n'est pas de l'ordre du domestique et de l'intime » (Bereni & Revillard, 2008 : p. 2-3) et par conséquent à camoufler les rapports de pouvoir et les enjeux de justice présents dans la sphère privée. Vers cette même époque, les théoriciennes du *care*¹³ ont insisté sur la manière dont notre société et notre modèle

10 Ce que M. Berger qualifie « d'ontologisation du mouvement social comme figure du pôle critique » (Berger, 2012).

11 On peut prendre ici l'exemple des simplicitaires qui vivent simplement « pour que d'autres puissent simplement vivre » (Gandhi) c'est-à-dire qui adoptent un mode de vie qu'ils pensent reproductible partout dans le monde. Les ressources étant limitées, leur démarche vise à ne consommer que ce qui leur revient dans la mesure où l'on doit partager équitablement ces ressources avec l'ensemble des habitants de la planète et laisser la possibilité aux générations futures de disposer d'une part suffisante également.

12 Cette section mériterait un bien plus ample développement. Quelques ouvertures et mises en débat déjà : 1) nous utilisons le mot foyer même si nous savons qu'il ne recouvre pas la notion de sphère privée ou intime. 2) les petits gestes sont posés dans la sphère privée et dans le foyer mais aussi dans la sphère publique (école, lieu de travail, lieux associatifs. Nous pensons cependant que les écogestes gardent une forte connotation domestique d'où l'importance de se poser (ou reposer) la question du lien entre le foyer et le politique. Ces affirmations restent cependant surtout l'ouverture d'un chantier de pensée, débat.

13 Le care est une discipline de recherche née au début des années 1980 à la suite des premiers travaux de Carol Gilligan (1982). Les investigations de cette psychologue ont questionné le schème de développement moral qui déterminait comme mature « l'individu qui fait montre d'un mode de pensée toujours plus différencié, abstrait et universel ». Le courant très hétérogène du care va mettre au cœur des débats politiques la notion d'interdépendance. Ses protagonistes vont insister sur la nécessité de penser le sujet de façon relationnelle. Aujourd'hui, les définitions du care vont du champ restreint qui cible les soins uniquement aux personnes dépendantes jusqu'aux acceptions élargies, comme celle de Tronto, pour qui « le champ du care est immense » et le care désigne « une activité générique qui comprend tout ce que nous faisons pour maintenir, perpétuer et réparer notre "monde", de sorte que nous puissions y



de développement pensent la réussite et le progrès au travers de la figure de l'indépendant. L'indépendant, c'est celui qui s'arrache du foyer (lieu du soin aux vulnérabilités, au corps, aux enfants, aux émotions) (Hamrouni, 2012). Alors qu'historiquement, l'existence des femmes est, davantage que les hommes, enracinée dans le foyer, l'engagement, la participation au changement social sont pensés comme s'opérant uniquement dans la sphère publique et donc comme un arrachement, comme activité devant se vivre hors du foyer, hors de l'intime, du corps, des émotions, du proche. Le courant du *care* va mettre ainsi en lumière « l'importance des petites choses et des moments, à la dissimulation inhérente de l'importance » (Laugier, 2009).

Ce que nous voulons montrer par ce détour théorique et historique, c'est que le fait de qualifier de « petits » les gestes d'écologie quotidienne est aussi une manière de reproduire le dénigrement du foyer, de ces lieux qui sont étiquetés « privés ». On classe selon un ordre d'importance¹⁴ prédéfini les actions engagées : manifester publiquement = grand ; produire des changements individuels = petit. Le problème, c'est quand cette échelle du moins important au plus important classe des éléments genrés c'est-à-dire, ici, que les engagements « petits » sont ceux qui correspondent aux espaces ou activités dans lesquels les femmes ont été historiquement et culturellement assignées.

Nous pensons donc qu'il faut aujourd'hui pouvoir se saisir de l'héritage historique des mouvements des années 1970 pour valider une vision « non-topographique du politique » (Ferrerias, 2007), c'est-à-dire non figée dans un lieu. La philosophie libérale a tracé une séparation claire entre sphère privée et sphère publique tout en pensant la sphère privée comme le lieu où s'exerce la liberté totale de l'individu, la souveraineté individuelle. Les mouvements soucieux du cadre de vie et notamment les mouvements d'écologie quotidienne nous rappellent, comme les féministes l'ont fait avant eux, que les comportements que nous développons dans la sphère dite privée ont un impact public, collectif, politique. En revendiquant l'adoption d'un mode de vie simple, les acteur·rices peuvent venir en soutien de ce large chantier de redéfinition de l'écologie politique. Leurs discours et pratiques soulignent la nécessité d'une adaptation et d'une régulation des modes de vie considérés comme privés pour tenir compte des contraintes de l'écosystème. Leur démarche souligne que l'extension des libertés privées ne peut dépasser les limites posées par les contraintes écologiques et sociales.

Soutenir la possibilité d'une action politique ancrée dans le foyer, c'est à la fois se donner la possibilité de sortir de la pensée du hors sol : « ce qui vaut la peine est hors du foyer, hors de l'intime ». L'horizon de la pluralisation des lieux du politique passe par le fait de reconnaître la possibilité de l'action politique à toute une série de personnes qui sinon, de facto, sont exclues de la participation au changement écosocial. Car qui sait s'extraire de son foyer, laisser les enfants ou les personnes vulnérables à charge¹⁵ pour aller manifester, revendiquer, participer ? On touche là au fait que la conception majoritaire de l'action politique est aujourd'hui fortement problématique en ce qu'elle exclut davantage ceux dont l'action est plus difficile à éloigner du foyer ; pensons notamment aux femmes, personnes précaires¹⁶ et non valides.

Petites précisions avant de continuer, le fait de penser la question du genre, de l'engagement et du foyer ensemble est un exercice nécessaire mais périlleux. En effet, le défi est de pouvoir valoriser une forme d'engagement largement dénigrée notamment en raison du lieu où il se déroule qui est assimilé au féminin

vivre aussi bien que possible. Ce monde comprend nos corps, nous-mêmes et notre environnement, tous éléments que nous cherchons à relier en un réseau complexe, en soutien à la vie » (Tronto & Fisher, 1990 : 40 ; Tronto, 2009a : 13 ; 143 dans Hamrouni, 2012 : p. 221). Définir le *care* largement permet de le concevoir comme réponse « à la vulnérabilité humaine fondamentale » caractérisée par « un besoin des autres permanents » et non plus seulement comme réponse « aux vulnérabilités physiques provisoires » (Hamrouni, 2012 : p. 216).

14 Ce que la sociologie pragmatique appelle des ordres de « grandeur » (Boltanski & Thévenot, 1991).

15 Ou en étant soi-même confronté à une vulnérabilité aiguë parce qu'on est gravement malade par exemple.

16 Pour des questions de coût de la mobilité notamment.



tout en ne figeant pas l'assimilation femmes et foyer. Si la reconnaissance de l'écologie quotidienne entraîne le retour involontaire des femmes dans le foyer nous n'aurons pas gagné grand-chose. Il s'agit bien de sortir à la fois de la lecture du foyer comme lieu apolitique par définition (bien sûr pour ne pas le transformer en lieu politique par définition) et à la fois du foyer comme lieu féminin par définition.

Après avoir inscrit ce lien entre écologie quotidienne et dimension politique dans un contexte plus large, nous allons maintenant entrer dans le récit de l'écologie quotidienne, lui-même à travers différentes affirmations récurrentes dans les milieux qui la pratiquent.



2 RÉCITS DE L'ÉCOLOGIE DU QUOTIDIEN : QUELLES VISÉES – QUELS GLISSEMENTS ? COMMENT L'ÉCOCIVISME PENSE QU'IL CHANGE LE MONDE ?

Nous pourrions soupçonner les acteur·rices de l'écologie individuelle d'abandonner les finalités collectives au profit d'une recherche de leur propre bien-être et de déguiser en engagement politique une recherche personnelle d'épanouissement de soi. Le doute peut effectivement s'immiscer à écouter les nombreux discours insistant sur l'importance de s'y retrouver, de pratiquer à son rythme, de ressentir de la joie, du bonheur dans le peu... La « sobriété » visée nous rendra « heureux » (Rabhi, 2010), le désencombrement amènera à « vivre mieux » (Les Amis de la Terre, 2012), la simplicité à la sagesse, le zéro déchet à une libération intérieure... A côté des discours qui nous enjoignent à changer le monde en changeant nos pratiques de consommation pleuvent effectivement les slogans nous affirmant que ces démarches nous mèneront également à la réalisation de nous-mêmes, à une vie « intérieurement plus riche » (Elgin, 1981), centrée sur « l'essentiel » (Loreau, 2009)...

Pourquoi cette interpénétration entre objectifs personnels et objectifs collectifs des écogestes ? Nous allons plonger au cœur de l'argumentaire des écocivistes eux·elles-mêmes pour comprendre le récit de transition qui s'y construit afin d'en mesurer la portée politique mais aussi pour en souligner les glissements et les impensés notamment en termes de vision de société et de justice sociale. En effet, à côté du rôle important donné par les colibris aux modalités individuelles d'action dans le changement social, on trouve dans les discours plusieurs éléments qui appellent à sortir d'une dichotomie stricte entre individuel et collectif. De nombreux·ses colibris ancrent leur engagement dans une vision du monde où l'individu est un élément d'un écosystème complexe et la société un ensemble de relations entre les différents éléments de cet écosystème. De leurs discours sur le changement social se dégage au moins un postulat commun : l'idée que « toute action tournée vers le collectif est obligatoirement entremêlée à des aspirations et des besoins personnels ». Cette lecture des rapports sociaux postule l'impossibilité de penser et mettre en œuvre une action collective sans que s'y entremêlent des dimensions individuelles ou

L'écologie du quotidien

Le colibri du quotidien pense qu'une société alternative n'émergera que si elle s'appuie sur des personnes cohérentes, qui mettent en pratique leurs valeurs, qui « pratiquent ce qu'elles prêchent » (Grigsby, 2004 : p. 6). L'investissement dans le quotidien et le foyer dans une démarche de désencombrement, de réduction des déchets, d'économie des énergies est vu comme prioritaire aujourd'hui. La responsabilisation individuelle au niveau écologique illustrée par le slogan de Pierre Rabhi : « faire sa part » est vue comme passage obligé de toute transformation écosociale réelle et durable. S'engager de façon personnelle pour l'écologie, c'est pour le colibri du quotidien principalement transformer son quotidien par l'expérimentation (écogestes, alterconsommation, zéro déchet, DiY...) et/ou prendre du recul (désencombrement, ralentissement, réflexion, remise en question...). On y donne une place importante à l'expérimentation quotidienne, sur l'essai de nouvelles techniques de fonctionnement personnel ou familial, la mise en œuvre et l'entraînement par la répétition de nouvelles pratiques qui consomment moins d'énergie ou produisent moins de déchets. Pour cette transformation quotidienne, à côté de la réflexion et de l'expérimentation, les relations et les groupes sont vus par de nombreux colibris du quotidien comme un ingrédient essentiel : Groupes d'achats en Commun (GACs), Associations pour le maintien de l'agriculture paysanne (Amaps), Service d'échange Locaux (SELs), potagers collectifs, Réseaux d'échange réciproques de Savoirs (RErS), villes en transitions, etc. sont autant de lieux qui soutiennent la démarche de transformation des colibris et où s'échangent quantité de trucs et astuces pour vivre plus simplement.



existentielles¹⁷. Ce regard sur les interactions et les engagements soutient que toutes nos actions sont connectées à des enjeux personnels, qu'ils concernent des émotions, des besoins, des aspirations ou des intérêts. De ce premier postulat commun, découlent toute une série de discours sur le changement écosocial qui donnent chacun une place et une signification différentes à la transformation individuelle. On pressent donc que la relation individu-collectif-système est abordée d'une façon particulière chez les colibris. Nous allons dans les pages qui viennent tenter de décrypter l'articulation idéologique¹⁸ proposée. Nous commencerons par illustrer brièvement les discours et pratiques propres à l'écologie du quotidien puis nous montrerons la diversité des récits sur le changement social à l'intérieur de cet ensemble. Nous terminerons par souligner les impensés et les glissements problématiques de ces récits.

Pour soutenir et défendre l'écologie du quotidien, un faisceau de justifications sont mobilisées. Ces justifications esquissent le lien entre écologie individuelle et changement écosocial en expliquant comment les comportements individuels influent sur le monde¹⁹. Nous allons passer en revue ces affirmations pour comprendre quels liens sont dessinés entre l'individu, la transformation du quotidien et la société dans son ensemble. Au fil de cet inventaire (bien sûr non exhaustif), nous poserons un regard critique sur les affirmations. Par cette attention à ce qui nous paraît constituer des dérives, il ne s'agit pas de couper ces liens vertueux tissés entre action individuelle et transition écosociale mais bien de porter notre attention sur le fait qu'autour des pratiques d'écologie citoyenne se construisent toute une série de discours et d'habitudes qui, eux, sont problématiques. Derrière chaque initiative d'écologie du quotidien, chaque atelier de DIY²⁰, pourrait se poser toute une série de questions sur le récit social qui entoure l'expérimentation ou la pratique éducative : Dans quel univers de pensée, quelle vision du monde, de l'humain, quelle relation à la nature est inscrite ma pratique ? Quels discours, conceptions du changement social la soutiennent ? Quel projet de société, quelle vision démocratique, quel rapport au collectif et à la solidarité sont sous-tendus par les récits qui accompagnent mes pratiques éco-responsables ? L'enjeu majeur qui nous préoccupe pour évoquer les glissements qu'on observe dans les discours écocivistes est celui de la justice sociale. En effet, notre objectif est bien de viser une écocitoyenneté qui se fixe pour horizon l'émancipation de tou·tes (et pas de quelques-un·es).

Les arguments en faveur de l'écologie quotidienne comme voie de transformation écosociale se trouvent généralement au croisement de deux affirmations : « plus on aura de personnes engagées pour l'écologie, plus on aura de chance de pouvoir transformer la société » et « la transformation écosociale doit pouvoir s'appuyer sur des personnes ayant développé certaines caractéristiques ». Nous allons développer ci-dessous cette intuition selon laquelle ce que l'écocivisme amène à l'écocitoyenneté tourne principalement autour de deux horizons : amener davantage de personnes à s'engager pour l'écologie et développer les capacités écologiques individuelles des personnes engagées « pour et par l'environnement » (Partoune, 2019 : p.20).

17 L'Institut d'Éco-Pédagogie soutient ce postulat de différentes façons à travers ces écrits. Voir par exemple l'analyse « Prendre conscience de nos émotions pour mieux répondre à la crise écologique » (Dufrasne & De Bouver, 2019).

18 Au sens d'ensemble axiologique d'idées, de croyances, de doctrines, de représentations.

19 Dans ce large ensemble de l'écologie quotidienne on peut distinguer deux approches du rôle du changement personnel : soit la transformation personnelle est vue comme politique en soi, soit « se changer soi » est valorisé en ce que cela permet le renforcement de l'action politique (Phillips, 2000). Nous n'insisterons cependant pas sur cette distinction ici.

20 DIY = Do it Yourself = Faire soi-même. Évoque les ateliers où on apprend à fabriquer soi-même tout un ensemble d'éléments indispensables à la vie zéro déchet.



2.1 L'ÉCOCIVISME COMME PORTE D'ENTRÉE POUR AMENER DAVANTAGE DE PERSONNES À S'ENGAGER POUR L'ÉCOLOGIE

Quand on s'intéresse à la contribution au changement écosocial des pratiques et des discours, on peut identifier pour chaque type d'engagement des avantages et des inconvénients. Les écogestes ne sont pas en reste, ils ont notamment deux grands avantages : rapprocher l'action engagée des gens notamment en l'ancrant dans des lieux familiers et dépasser le sentiment d'impuissance ou d'inutilité en leur redonnant confiance dans leur capacité d'agir et en revalorisant certains types d'activités. Nous commencerons par passer en revue les justifications de l'écocivisme qui sont liées au dépassement du sentiment d'impuissance pour, dans un deuxième temps, nous pencher sur les arguments qui voient l'écologie du quotidien comme une porte d'entrée royale vers un engagement écologie plus complet, vers l'écocitoyenneté.

2.1.1 Sentiment d'impuissance

■ Justifications de l'écocivisme

« *Agissons de là où nous sommes* »

Face aux constats écologiques glaçants, on peut se sentir tout petit, avoir l'impression que notre action ne sert de toute façon à rien et perdre l'espoir de voir un jour un changement émerger. Le fait de situer son engagement localement, dans le quotidien, dans le foyer et surtout de l'ancrer dans la matière donne aux écocivistes un ancrage concret et la possibilité de s'appuyer sur des objectifs et résultats tangibles. A transformer son quotidien, à prendre le problème écologique en main (au sens littéral), de nombreux colibris reprennent espoir. Apprendre à faire pousser ses légumes, faire son pain, ses vêtements, peuvent être vus comme autant de succès sur une existence dont on se croyait dépossédé·es. Peut alors émerger ou se construire un sentiment d'importance et de puissance du·de la citoyen·ne. Une réappropriation du pouvoir d'agir, de la puissance citoyenne. En cela, l'écocivisme est vu comme répondant à un enjeu majeur aujourd'hui : dépasser le sentiment d'impuissance et la paralysie qui peuvent découler de l'immensité des défis auxquels nous sommes confronté·es. Il répond au besoin de citoyen·ne.s de pouvoir avoir confiance en leurs capacités d'agir, l'écocivisme propose alors une vision des citoyen·nes engagé·es comme ceux qui utilisent tous les interstices de pouvoir qui sont à leur portée.

En lien avec la réappropriation des capacités citoyennes, l'écocivisme est vu comme attractif par son pragmatisme. L'idée souvent entendue est que beaucoup de gens ont besoin de voir des résultats à leurs actions engagées et que l'écologie quotidienne donne des clés pour cela²¹.

« (...) un individu n'enclenchera une action par rapport à un danger que s'il a la conviction que son action contribuera à contrôler celui-ci ou s'il se sent capable de réaliser cette action. (...) La réceptivité au discours climatique dépend de l'intensité du sentiment « *d'efficacité personnelle perçue* » (...) « *tant que vous ne croyez pas que votre action peut provoquer un changement, il y a de grandes chances pour que vous n'essayez pas* » (Bandura, 2004 ; cité dans Masset, 2019 : p.20).

²¹ On peut sans doute lier ce besoin à la notion de « contrôle perçu » de Skinner (1995). Pour ce psychologue, [...] l'être humain a fondamentalement besoin de se sentir efficace dans ses interactions avec l'environnement (Fenuillet, 2016 : p.231).



■ Glissements et impensés de l'écocivisme

« *La somme de nos actions fera le changement* »

L'écologie individuelle, pensée dans sa version la plus réduite, s'appuie sur l'idée que changer son comportement influe directement sur le monde par un effet additionnel. L'idée est alors proche de la vision économique classique : la somme de tous les écogestes fera changement.

« La somme des petits gestes individuels peut dessiner un grand projet collectif »

Hélène Binet (citée dans Garbarczyk, 2018 : p. 5).

Quand on insiste sur la dimension concrète, qui produit du résultat, qu'on peut faire *ici et maintenant* des écogestes, on peut se retrouver à extrapoler de cet accent sur le pragmatisme une vision de la société et de l'action individuelle simplifiée. On se retrouve alors facilement coincé·es dans une vision du changement social qui le réduit à la somme des gestes individuels. L'anthropologie qui sous-tend cela est très pauvre puisque l'individu devient un atome indépendant et la sociologie qui en découle est aussi pauvre puisqu'on colporte l'image d'une société comme agrégat d'individus accolés les uns aux autres. Le salut viendrait de l'addition des comportements écologistes. Et on compte, et on mesure... et on donne raison aux critiques : la somme des gestes individuels ne sera pas suffisante. Cette pensée de l'additionnalité des gestes individuels pour composer le social est critiquable en de nombreux points (et d'ailleurs dépassée par de nombreux colibris). Tout d'abord, elle ne présente pas l'individu comme un être en relation (à soi, à l'autre, à la nature) et ne permet donc pas de penser les conséquences des interactions, des interdépendances (Vanmeerbeek, 2018 : p. 7). Et puis elle nie aussi la puissance des médiations entre l'individu et la société. Quelle place dans ce schéma pour les institutions, le marché, l'État, etc. ?

« *L'écocivisme suffit* »

À le vendre comme « la solution écologique pour sauver la planète » afin d'attirer un maximum de personnes dans le combat écologique commun, le·la défenseur·euse de l'écologie du quotidien peut se retrouver embourbé·e dans une unique stratégie d'action et réduire le champ dans lequel s'inscrit l'écocivisme. À chanter les louanges de la responsabilisation individuelle on peut perdre de vue l'importance d'une complémentarité d'action nécessaire au changement écosocial. L'écocivisme est un engagement parmi d'autres, indispensable mais non suffisant. Il ne permet pas de réaliser tous les défis auxquels la crise écologique nous soumet.

« Le premier risque réside dans l'idée que l'individualisation de la responsabilité fasse oublier la nécessité d'un mouvement collectif » (Capocci, 2015).

S'ajoute à ce risque celui de se centrer exclusivement sur les écogestes pour imaginer une sortie de la crise écologique ; il s'agit ainsi d'utiliser les écogestes dans le seul objectif de répondre aux émotions négatives que provoque l'enjeu écologique. Les actions écologiques n'ont alors qu'un rôle d'apaisement de l'angoisse, une fonction de déculpabilisation personnelle, de modification de notre image mais la logique n'est pas approfondie, n'est pas menée jusqu'au bout. Les individus peuvent se dire : « je me convaincs que c'est bon, j'ai fait ce qu'il fallait. Je vais travailler tous les jours en train donc c'est bon, je fais ma part (et je peux partir en avion en vacances). Une action me déculpabilise pour le reste de mes impacts polluants ». On peut même dans certains cas imaginer un effet rebond de l'effet déculpabilisant. « Comme je fais tant d'efforts de zéro déchet au quotidien, j'ai le droit de partir en vacances, de faire des hobbies exaltants comme sauter en



parachute. L'effet global est alors une augmentation de mon bilan Carbone et non la diminution vers laquelle j'affirme tendre ». C'est ce qu'Olivier de Schutter mentionne comme une des raisons « qui nous pousse à ne pas modifier nos comportements [face à l'urgence climatique] » : « *Loi n°4 : La réalisation d'un acte individuel moralement valorisable dans un domaine légitime des actes moins moralement valorisables dans d'autres domaines, par un effet de compensation morale. Nous pourrions donc nous permettre beaucoup de libertés (comme prendre l'avion) en raison du fait que nous sommes vertueux dans un domaine (être végétarien)* » (De Schutter, 2019 ; cité dans Masset, 2019).

2.1.2 Porte d'entrée sur l'engagement écologique

Pour toute une série d'acteur·rices, l'écocivisme est en réalité une porte d'entrée dans l'écomilitance. Cette vision qui s'appuie alors sur une vision de l'engagement comme s'approfondissant par étapes voit les écogestes comme un premier niveau d'engagement qui permettra de déboucher quasi naturellement sur une écocitoyenneté. Le parcours semble balisé menant d'une démarche d'écologie individuelle vers une vision plus collective et politique de l'engagement écologique.

■ Justifications de l'écocivisme

« *Le local pour diversifier les publics engagés* »

L'écocivisme comme approche concrète de l'écologie est vue comme indispensable pour attirer toute une série de personnes qui n'ont pas l'envie, les conditions d'existence, les ressources, les compétences, etc. pour expérimenter d'autres formes d'engagement. Situer l'action engagée dans le foyer ou dans la sphère du proche est vu comme permettant de vivre son engagement alors même qu'on a des difficultés de déplacement, une santé fragile, des personnes vulnérables à notre charge (enfants en bas-âge, personnes malades ou âgées), etc. L'ancrage dans le foyer des écogestes est perçu comme ce qui les rend attractifs pour d'autres publics que ceux qu'on retrouvera majoritairement dans les actions collectives revendicatives²².

²² L'ancrage dans le foyer n'est bien sûr pas le seul critère pour le choix des types d'actions engagées. Bien d'autres facteurs comme nos parcours et héritages militants, nos personnalités et la façon dont nous nous sentons dans un groupe, dans la foule vont aussi influencer nos choix.



« *Vivre simplement pour libérer du temps* »

Les démarches d'alterconsommation sont nombreuses à défendre leurs pertinence écosociale en ce qu'elles permettent de limiter le temps qu'on passe à s'occuper d'objets et par conséquent de libérer du temps pour un engagement collectif. L'argument se construit sur l'idée que nous consacrons aujourd'hui beaucoup trop de temps aux objets (Schor, 1999) : travailler pour les acheter, les stocker, les entretenir, les réparer quand ils cassent (ou en acheter d'autres quand l'obsolescence programmée rend la réparation impossible), travailler plus pour acheter de plus grandes maisons pour stocker de plus en plus d'objets, travailler plus pour se payer des aides ménagères qui nous aident à entretenir ces espaces (si grands) qu'on ne sait plus le faire soi-même... Les démarches de vie simple sont pensées par ceux qui les pratiquent comme pouvant libérer du temps, notamment du temps de travail. Le slogan souvent associé aux démarches de simplicité est : « plus de temps pour l'essentiel ». Ce temps libéré est vu comme pouvant être réinjecté dans l'action collective ou la préservation de l'environnement. Il est vu comme pouvant aussi servir à participer à plus d'initiatives locales, à rencontrer son entourage proche mais aussi à augmenter nos connaissances, à se former pour être plus à même de répondre aux critiques des choix individuels posés.

« *Du vélo sur piste cyclable... au Gracq et à la masse critique...à l'écomilitance* »

On présente souvent l'écocivisme comme menant directement à l'écomilitance. Un des arguments avancés en faveur de cette logique est que l'expérimentation au quotidien confronte de facto le colibri du quotidien à tout un ensemble d'absurdités, de blocages qui vont le faire réfléchir sur ce qui permet des comportements quotidiens cohérents et sur les limites de cette démarche. Je monte sur mon vélo, je vois l'état des pistes cyclables ; je veux de l'huile en vrac, je me confronte à la législation européenne ; je prends les transports en commun, je suis bombardé de publicités ; je fais manger bio mes enfants puis les dépose dans des institutions où ils sont nourris de pesticides ; je ne prends plus l'avion mais mon épargne est investie par ma banque dans l'industrie du transport aérien ; je prends des douches courtes puis Trump invite à tirer 15x la chasse d'eau... Les contradictions sont dès lors, dans cette perspective, vues comme autant d'éléments potentiellement déclencheurs d'autres types d'écomilitance plus tournées vers la lutte et la déstabilisation des rapports de pouvoir du système capitaliste.

« *Cette grande toile d'araignée du milieu alternatif* »

Dans cette même perspective du parcours qui mène de l'écologie du quotidien au développement de l'écocitoyenneté, les écocivistes sont nombreux·ses à souligner comme leur démarche d'écogestes crée du lien, renforce les dynamiques de réseaux. Les exemples sont récurrents de personnes venues uniquement dans un groupe d'achat en commun (GAC) pour avoir accès à de *bons* légumes et qui après quelques mois de participation s'intéressent à réduire leur consommation d'énergie, réfléchissent à leur rapport à la santé et envisagent de pratiquer le Taïchi ou le yoga, participent à des ateliers pour faire leurs produits ménagers autrement, sont sensibilisées à réduire leurs déchets et se sont inscrites à plusieurs *newsletters* d'associations d'alterconsommation, viennent à une donnerie pour ne plus acheter de vêtements neufs... Les liens se tissent autour du zéro déchet à la fois en rencontrant des personnes, des initiatives et des lieux qui soutiennent ces modes de vie alternatifs et à la fois autour des différents domaines de l'existence. L'écocivisme peut mener à relier les différents domaines de l'existence autrefois autonomes pour les fédérer sous un horizon commun. Et ces liens, ces rencontres, ces mises en réseau favorisent la circulation d'informations à la fois de sensibilisation mais aussi de rendez-vous pour d'autres formes d'écomilitance.



■ Glissements et impensés de l'écocivisme

« *L'écologie individuelle mène d'office à l'écocitoyenneté* »

On retrouve dans les discours sur l'écocivisme de nombreuses simplifications et un manque régulier de réflexion sur une pédagogie de l'écocitoyenneté. À côté de la vision atomisée et réductrice de l'individu dont nous parlions plus haut, on observe aussi des simplifications autour du lien entre action individuelle et action collective : certains écocivistes semblent parfois attribuer des effets quasi magiques à l'adoption des écogestes. En écoutant certains discours, on peut avoir l'impression que si on se met à transformer son quotidien pour y intégrer l'écologie, chacun de nous va automatiquement atterrir dans l'écocitoyenneté, son écogeste se transformera de lui-même, comme par magie, en action commune, en projet collectif, en lutte ou en mouvement plus large. Et pourtant ce n'est pas toujours le cas, comme le soulignent de nombreux·ses auteur·es :

Ces initiatives « qui prônent la capacité individuelle de chacun·e à changer le monde, à agir dans son quotidien pour "sauver la planète" et pour rendre notre société plus juste, plus soutenable, plus égalitaire » « sont sans aucun doute louables, utiles et pertinentes. Elles investissent les personnes qui les mettent en œuvre d'un sentiment de "maîtrise", comme l'illustre la notion de "consomm'acteur". Cependant, elles ne mènent pas nécessairement à une remise en question plus globale du système dans lequel on vit, qui est pourtant à l'origine même du désastre. Elles ne mènent pas nécessairement à une remise en question plus globale du système dans lequel on vit (...) » (Vanmeerbeek, 2018 : p. 5).

L'écocivisme devrait nous amener à réfléchir aux balises, étapes d'accompagnement pour amener d'une démarche individuelle à un projet collectif. L'écologie du quotidien ne peut se passer des questions pédagogiques de base : Quelle pédagogie militante ? Comment mène-t-on de l'écocivisme à l'écocitoyenneté ? Quels accompagnements ?



« *Vivre plus simplement, c'est retrouver de la disponibilité pour le collectif* »

Le lien semble évident et direct : vous désencombrez, vous passez au zéro déchet et vous gagnez du temps. A priori, c'est logique : moins de besoins de consommation, des économies ; moins besoin de travailler pour payer les objets qu'on n'achètera plus, moins besoin de temps pour entretenir, réparer, remplacer les objets, etc. Mais en réalité, le zéro déchet demande aussi du temps et surtout quand on veut commencer à l'appliquer. Du temps pour se renseigner, savoir ce qui crée des déchets, pour expérimenter des façons alternatives de consommer ou pour s'abreuver de tutos et autres trucs et astuces du DIY, du temps pour organiser son espace, son intérieur, ses déplacements (bocaux en verre, pas de sacs en plastique, peu d'usage de la voiture, etc.). Et en plus du temps que cela demande, le zéro déchet et la vie simple augmentent le travail mental d'organisation alternative du quotidien, d'anticipation des gaspillages potentiels, etc. (ce que certains appelleront la charge mentale (Emma, 2017)²³). En effet, vous devez par exemple organiser à l'avance votre trajet vers les trois magasins que vous avez sélectionnés et qui vous permettent d'acheter en vrac la totalité de ce dont vous avez besoin pour votre quotidien (puisqu'*exit* les supermarchés). Et si un des lieux n'est pas facile d'accès, vous devrez peut-être vous poser la question de l'achat d'un vélo électrique puisque vous ne voulez plus de la voiture et que vos pots en verre sur un vélo normal, ça peut être compliqué ; tout dépend bien sûr de votre forme physique et de combien d'enfants en bas âge vous trimballez avec vous. Mais le prix va peut-être vous décourager et vous devrez inventer des solutions autres, peut-être du covoiturage ou les courses en bus ou en train. Faire ses cadeaux soi-même pour les fêtes, évidemment que c'est à valoriser mais ça demande de se préparer ; apprendre des techniques de cosmétiques naturels ou de tricot, ça demande de rassembler le matériel, de s'entraîner et d'assumer auprès de ses proches.

Donc vivre plus simplement, dans un premier temps, ça ne rend pas plus disponible surtout si on combine la transformation de nos modes de vies avec une vie professionnelle bien occupée. Derrière l'idée que du temps pour le collectif est récupéré se trouve en réalité toute une série de mécanismes qui dépassent le zéro déchet : le ralentissement, la diminution du temps de travail, la répartition équitable de la charge mentale et des tâches dans le couple, la famille ou les équipes professionnelles ou bénévoles, l'inscription dans des réseaux de solidarité qui soutiennent nos choix de vie... Attention donc aux simplifications qui donnent l'impression que tous nous pourrions en nous débarrassant de nos déchets retrouver automatiquement du temps libre. C'est sans doute davantage toute une série d'ajustements dans notre rapport au temps, au travail, à la collectivité locale qui permet la disponibilité, ainsi que le soutien que nous recevons de nos proches (amis, famille, groupes locaux, etc.). Si ces arguments peuvent paraître pour certains de simples excuses et justifications à ne pas se bouger, ils constituent selon notre point de vue de véritables obstacles pour certain·es, d'autant plus si leur l'existence est vécue dans une relative précarité ou fragilité.

« *Penser global, agir local* » : *exit le sud ?*

Les mouvements d'écologie du quotidien, dans leur volonté de réduire la consommation d'énergie et les déchets, prônent une existence relocalisée et l'arrêt d'achats de biens ayant fait le tour du monde pour arriver chez nous. L'intention est louable mais comme le soulignent Roland d'Hoop (2019) et Chafik Allal (2019a, 2019b), cette invitation à la relocalisation ressemble dans certains cas à une invitation à faire table rase de siècles d'années d'échanges commerciaux internationaux inégalitaires. Comme s'il était juste que les pays du Nord, après avoir profité et exploité les ressources du Sud et « façonnés les appareils productifs de tas de denrées en fonction des besoins du Nord », décident de ne plus se préoccuper « de la transition chez l'autre »

²³ Pour une partie des écocivistes, cette réalité n'est vraie que dans les premiers temps où on met en place l'écologie du quotidien.



(Allal, 2019a). Exit la solidarité internationale, la personne à soutenir est désormais le·la petit·e producteur·rice local et non le·la paysan·ne andin·e ou sénégalais·e.

« C'est bien beau de promouvoir des circuits courts pour une alimentation durable et bio mais que fait-on des producteurs de tomates du sud du Maroc qui produisent pour le marché européen, ou alors des appareils productifs de tas de denrées qui ont été façonnés en fonction des besoins des pays du Nord » (*Idem*). « On utilise la complexité et se donne du mal pour expliquer le parcours d'une fraise ou d'une pizza pour dire à quel point ça fait du mal (à la planète, aux sociétés, aux migrations) de consommer des fraises venant d'Espagne ou du Maroc. Et pour donner des solutions, on efface toute la complexité et on propose presque de cultiver soi-même ses fraises ou ses tomates. Bien sûr, en posant ces choix de façon tellement abrupte, on évacue les questions de transition chez l'autre, celui chez qui mon alimentation était fabriquée pendant des décennies, celle qu'on a poussée à me faire des tomates ou des fraises et qui a construit une vie, une famille, basée sur ça. On compte sur ses capacités d'adaptation. Sans vraiment s'en préoccuper ou bien de plus en plus rarement » (Allal, 2019b ; cité dans d'Hoop, 2019).

Quelle place a donc, dans nos visions de la transition pour une « co-transition »²⁴, une pensée de l'écologie qui s'inscrit dans une vision complexe du monde et de la société et où l'accent reste mis sur les grands perdants de la mondialisation et du commerce international ?

Par ailleurs, dans la continuité de cette attention s'ouvre aussi un chantier de réflexion autour du manque de diversité culturelle dans de nombreux milieux qui pratiquent et prônent le zéro déchet. La fameuse toile d'araignée, ce réseau qui vous emmène partout, amplifie et approfondit les actions engagées, ne semble pas accessible à tous. Du coup, réseaux ou ghettos ?

24 Voir le dossier sur ce sujet monté par l'asbl Iteco pour sa revue Antipodes (www.iteco.be/revue-antipodes/co-transition/article/compter-sur-la-co-transition).



2.2 L'ÉCOCIVISME SERT À DÉVELOPPER LES CAPACITÉS ÉCOLOGIQUES ; CAPACITÉS INDISPENSABLES À L'ÉCOCITOYENNETÉ

À côté de la dimension concrète et de mise en mouvement de l'écocivisme, un autre ensemble de discours est déployé en soutien à l'importance de l'écocivisme. Les « capacités écologiques » souvent citées sont de trois sortes : celles qui touchent à la responsabilisation (la responsabilité, l'autonomie de choix), celles qui touchent à la créativité (l'attitude positive, l'innovation, la valorisation de la diversité) et celles qui engagent nos représentations culturelles (une vision interdépendante du monde vivant et une vision incarnée et holiste de l'engagement).

2.2.1 Responsabilité et autonomie de choix

De nombreux discours lient l'écocivisme avec les notions de devoir, responsabilité, choix, effort. L'écologie du quotidien est souvent pensée de façon indistincte comme un devoir (simple réponse à une obligation morale) ou un choix (décision autonome, consciente, singulière). Poser des écogestes est dès lors pensé en même temps comme la mise en œuvre de notre devoir de citoyen·ne et de notre responsabilité en tant qu'habitant·e·s de la terre, en même temps que comme la preuve d'une autonomie du sujet qui décide par lui·elle-même, pose un choix, fait un effort, fait preuve de ce surplus de volonté et d'action qui manque à beaucoup d'autres citoyen·nes.

■ Justifications de l'écocivisme

« Faire sa part »

La fable du colibri souvent utilisée pour illustrer l'écocivisme insiste sur une dimension jugée essentielle pour sortir de la crise dans laquelle nous sommes empêtrés : la responsabilisation individuelle.

« Un jour, dit la légende, il y eut un immense incendie de forêt. Tous les animaux terrifiés, atterrés, observaient impuissants le désastre. Seul le petit colibri s'activait, allant chercher quelques gouttes avec son bec pour les jeter sur le feu. Après un moment, le tatou, agacé par cette agitation dérisoire, lui dit : "Colibri ! Tu n'es pas fou ? Ce n'est pas avec ces gouttes d'eau que tu vas éteindre le feu ! "

Et le colibri lui répondit : "Je le sais, mais je fais ma part." »²⁵

Dans un mélange indistinct de bonne volonté, d'effort et d'autonomie, le colibri tente d'éteindre le feu alors que d'autres (parfois bien plus puissants que lui) restent sans rien faire. La « théorie des petits pas » ou de « la goutte d'eau » comme on l'appelle parfois insiste sur plusieurs dimensions :

- Nous nous croyons souvent trop petit·es et du coup nous ne bougeons pas par impression que les défis sont trop grands. Penser l'engagement comme quelque chose à notre portée rend l'engagement

25 Site du mouvement Colibri France (URL : <https://colibris-lemouvement.org/mouvement/legende-colibri>). Différentes versions de la légende existent. Certaines versions de la légende rajoutent par exemple à la fin « La légende raconte que chaque animal se sentant alors concerné, « fit sa part », chacun à sa manière et que la forêt fut sauvée. » (Voir par exemple le site Keyoha (<https://keyoha.com/site/keyohajlr/reflexion/41-la-metaphore-du-colibri>)). D'autres version ajoutent un rôle et une signification particulière au sanglier ou au tatou (www.zinfos974.com/La-legende-du-colibri-complete-avec-le-tatou-et-le-sanglier_a120915.html).



moins effrayant comme l'encourage ce slogan omniprésent dans le monde des écogestes : « chacun·e, de là où iel est, quel que soit son âge et ses connaissances peut faire quelque chose ».

- La mise en mouvement, le premier pas peut entraîner avec lui une suite inattendue d'évènements. Cette idée vise à permettre de garder espoir : l'effet boule de neige, la contagion, l'interdépendance entraîne nos petits pas dans quelque chose de plus grand. L'effet est démultiplicateur et non juste additionnel. Mon geste peut inspirer d'autres personnes, qui elles aussi changeront de comportement par effet de mimétisme. La force de l'exemple peut agir sur la norme sociale.
- Les écogestes que nous posons nous amènent souvent à rencontrer d'autres personnes qui sont dans la démarche, qui vont nous amener progressivement à approfondir nos questionnements et nos engagements.

« Renoncer pour choisir »

Une idée fortement répandue dans la simplicité volontaire et l'écocivisme est que se séparer d'objets, se désencombrer, sortir de l'hypermatérialisme c'est aussi faire de la place à autre chose, à d'autres dimensions de l'existence. L'idée populaire sous-jacente est assez simple : on ne peut pas tout avoir. L'hypothèse posée est que nous ne pouvons en même temps vouloir une société solidaire, équitable, écologique et une croissance économique infinie, des existences matériellement confortables dans une relative abondance, des existences pleines de sens, des réseaux de convivialité, etc. (ce que nous propose grosso modo le capitalisme vert). Vivre plus écologiquement et donc avec moins, c'est pour une partie des colibris repenser l'échelle des priorités pour y remonter les valeurs du commun. Leur constat : tout n'est pas possible. A courir sur tous les fronts en même temps, le commun, le soin à la terre et même aux personnes se perdent et nous nous retrouvons dans des existences matérielles confortables mais en ayant perdu le sens, la sauvegarde du commun, la durabilité²⁶. Il s'agit dès lors pour l'écociviste de poser des choix en profondeur. Cela signifie généralement de ne pas juste changer la couleur de ce que l'on achète en passant du gris au vert mais bien de repenser notre rapport aux objets et le temps que nous consacrons aux choses essentielles.

■ Glissements et impensés de l'écocivisme

« J'ai fait le choix de consommer autrement »

Quand on met beaucoup d'énergie dans la mise en œuvre d'écogestes, on peut sentir le besoin de se distinguer de ceux qui autour de nous ne semblent pas lever le petit doigt et restent dans le confort du consumérisme ambiant. On affirme alors à leur intention qu'ils pourraient faire des efforts, poser des choix écologiques. Nos interlocuteur·rices sont souvent des personnes ayant un niveau de revenu et de diplôme similaire au nôtre. Cependant, avec le temps et les contextes qui changent, nos discours peuvent se rigidifier et se figer sur un constat et une affirmation : « moi, je fais des choix » (Christine Mahy ; citée dans De Bouver & De Monge, 2019), consommer différemment c'est une question de choix, d'effort personnel, de volonté. Et nous voilà, parfois inconsciemment, en train de soutenir une vision problématique de la société et de l'engagement par son absence de contextualisation sociale.

« Les choix qu'on fait dans la vie sont le résultat d'un cumul de circonstances, d'opportunités, de points d'appui et de sécurité, de ce que d'autres ont nourri dans ma réflexion, de confiance en soi et d'autres

²⁶ Sur ce point, les colibris sont dans la droite ligne de la critique du philosophe Ivan Illich autour des notions de convivialité et de contre productivité.



éléments qui font partie d'une société organisée autour de droits. Je ne crois pas aux choix individuels délibérés. Or, dans le mouvement de transition, on entend une partie des gens affirmer la primauté de ce choix individuel, sans prendre en compte les mécanismes sociaux. C'est quelque chose qui se répète fréquemment. Et c'est un élément excluant. Dans la transition, il faut donc faire attention à une pensée parfois très individualisante et libérale » (Christine Mahy, PAC ; citée dans d'Hoop, 2019).

Un choix de consommation se pose en réalité au croisement entre des dispositions et des capacités sociales et culturelles acquises, imposées ou héritées (pensons par exemple à notre « capital culturel », notre « capital économique » (Bourdieu, 1979) et des intentions, des valeurs, des choix. Mais toutes les options ne s'offrent pas à tout le monde. Il s'agit de sortir de la « croyance selon laquelle tous les individus sont [...] également maîtres de leurs agissements ordinaires » (Comby, 2015 : p. 115).

Et en termes d'écologie, de nombreux choix sont coûteux économiquement (pensons notamment à l'acquisition d'une voiture hybride, l'isolation de sa maison, la pose de panneaux solaires, l'achat des ingrédients pour faire ses cosmétiques naturels soi-même, l'achat d'un vélo électrique, l'utilisation du train...). Dans nos discours, pour être porteurs d'une vision de la société qui est traversée d'inégalités, nous devons complexifier notre rapport aux choix. L'écologie du quotidien n'est pas qu'une question de volonté personnelle. Si nous regardons la précarité comme le fait d'avoir trop peu d'argent, de temps et d'être surchargés en termes de charge mentale, il nous faut bien reconnaître que l'écologie du quotidien repose sur un cocktail de ces éléments : soit cela me coûte plus soit cela me demande plus de temps soit cela me demande plus d'organisation, de planification, d'anticipation, de démarches. Faire soi-même (si on n'en a pas l'habitude), c'est penser à l'avance à avoir les ingrédients chez soi pour préparer la collation collective et prévoir le temps de la préparer ; le zéro déchet, c'est prévoir mes bocaux en verre pour aller faire mes courses, disposer de fontes solides sur mon vélo ou d'une charrette adaptée (dont le coût doit être considéré), savoir comment me passer ou remplacer tous les produits que je ne trouve pas dans les magasins de vrac (ce qui nécessite du temps pour collecter l'information, pour se former et les moyens de faire face au coût éventuel).

« En l'absence de lois contraignantes communes, l'engagement écologique est une course à contre-courant, coûteuse en temps, en énergie et en argent : les bons élèves de la transition bénéficient de circonstances avantageuses, outre leur volonté, leur permettant d'agir pour l'environnement » (Jolivet, 2018).

« Je vote au quotidien »

Dans la littérature internes aux mouvements d'écologie du quotidien, on trouve souvent des slogans qui paraphrasent « How you spend your money is how you vote on what exists in the world » (Robin, Dominguez & Tilford, 1992). Par l'usage de ce slogan, les écocivistes veulent exprimer le fait que chaque geste compte, que chaque achat que nous faisons est une forme d'investissement dans la vision du monde promue par telle marque, tel producteur, tel distributeur. L'idée est intéressante et, comme pour le paragraphe précédent, constitue un plaidoyer pour la responsabilisation individuelle. Malheureusement, cette idée quand elle est généralisée donne une vision du monde problématique où « plus je consomme plus je vote ». C'est ce que Michael Maniates appelle « la démocratie des caddies » (Maniates, 2005). Des discours qui affirment que notre citoyenneté s'exprime dans nos achats aux discours qui affirment que plus j'ai de pouvoir d'achat, plus je peux « voter » pour la société que je désire, le glissement est facile. Et nous voilà dans une vision d'une société où ma citoyenneté dépend de mon pouvoir d'achat : plus j'ai du pouvoir d'achat plus je peux décider par mes actes de consommation la société que je désire. Les bons citoyens sont alors ceux qui achètent autrement (mais achètent quand même). Attention donc à la vision sociale qui se cache derrière des



affirmations apparemment positives. Il y a bien sur une différence dans cette perspective entre consommer moins et consommer autrement.

Par ailleurs, affirmer que nos valeurs doivent s'incarner devrait mener à une palette d'actions engagées bien plus variée que le seul acte d'achat.

Attention aussi à la simplification qui restreindrait « nos possibilités de résistance à consommer ou ne pas consommer. Les citoyens ont un panel bien plus large de possibilités de résistance » (Jenssens, 2015).

« Chacun peut à la fois faire partie de la solution et du problème »

La rhétorique qui enjoint à chacun de « faire sa part », de « balayer devant sa porte » est fort positive dans une visée de démystifier et rendre plus accessible l'engagement écologique. Cependant, ces discours, quand ils se généralisent, posent des problèmes s'ils présentent une vision de la société exempte de rapports de force et d'inégalités structurelles. Affirmer que chacun a son rôle à jouer dans la crise écologique c'est d'une certaine manière aplatir momentanément la société en internalisant le conflit au sein même de l'individu. Le coupable n'est plus l'autre, le « grand méchant », mais bien cette part en nous qui a intégré les fonctionnements problématiques²⁷. Le combat, la lutte ne se jouent plus dans l'espace public entre des militant·es altruistes et des actionnaires véreux·ses mais bien en moi, entre cette part qui désire confort, facilité, opulence et mes valeurs écologiques. Le défi de l'écologie quotidienne devient donc non pas de dénoncer les coupables mais de choisir dans quoi j'investis mon énergie. Le problème arrive si cette internalisation du conflit devient le seul espace de lutte, de division des responsabilités et supprime le conflit tel qu'il sollicite des adversaires extérieur·es à moi. Chacun·e doit faire sa part en tant qu'humain·e habitant sur la planète mais chacun·e n'est pas responsable de la même façon de la dégradation environnementale. Et la transition écologique ne pourra se suffire d'une lecture déconflictualisée de la crise écologique.

« Cette approche (colibri) se traduit ainsi par un refus de désigner des coupables, des responsables, des adversaires. Il s'agit de "démoder" le système en construisant autre chose, plutôt que de l'attaquer et le combattre. En filigrane de cette pensée se dessine l'espoir d'une transformation du monde sans violence. La transition pourrait se réaliser sans conflit, en douceur, grâce aux petites "parts" de chacune et de chacun » (Garbarczyk, 2018).

Il reste important de porter un regard critique sur ceux et celles, individus et organisations qui détruisent massivement nos écosystèmes. Un travail d'identification des responsabilités est indispensable pour identifier correctement les leviers au changement écosocial.

²⁷ Ce qu'Arnsperger appelle le « capitaliste intérieur » (Arnsperger, 2011).



2.2.2 Créativité, innovation et diversité

Dans l'univers de l'écocivisme et du « Do it Yourself », la place laissée à la créativité et à l'innovation est grande.

■ Justifications de l'écocivisme

« Fais toi-même ! »

L'idée est de réveiller l'intelligence créative des citoyen·nes pour qu'ils se mettent à la fois à imaginer des existences plus écologiques mais aussi à mettre leur inventivité au service de la réduction de la consommation d'énergie, de la fabrication d'outils ou technologies réellement vertes, d'astuces collectives ou individuelles pour d'avantage réduire, réutiliser, recycler, échanger, etc. Liée à cette créativité, on entend aussi beaucoup parler de diversité notamment avec des slogans du genre « il n'y a pas de chemin tout tracé vers l'écologie quotidienne », « il y a autant de manière de pratiquer la simplicité qu'il y a de simplicitaires ». Cette diversité est défendue avec des arguments similaires à ce qu'avance Benasayag dans sa présentation de la « nouvelle radicalité » (Benasayag & Sztulwark, 2002). Pour sortir de la crise, l'idée des colibris est qu'il faudra s'appuyer sur une grande pluralité d'expérimentations alternatives, une diversité de façon de vivre écologiquement. La dimension personnelle de l'action, l'appropriation par chacun·e est dès lors valorisée parce que la grande diversité de pratiques alternatives forme un socle autrement plus solide pour penser et construire l'avenir en temps d'incertitude. L'idée est qu'il faut absolument aujourd'hui expérimenter l'écologie de plein de façons puis mettre ces expérimentations en dialogue pour faire circuler les découvertes mais aussi les confronter à l'évolution des défis et enjeux environnementaux. La diversité et la créativité sont aussi valorisées en ce qu'elles constituent une garantie de dynamisme pour le mouvement écologique. Permettre à chacun·e de déployer sa créativité et de chercher les freins personnels à une existence désencombrée est pensé comme très différent de suivre des rails qui risqueraient de transformer la démarche réflexive et plurielle d'écologie du quotidien en un kit de pensée dogmatique.

Le lexique de l'innovation est également fortement mobilisé au cœur du zéro déchet : on invente, on crée, on change. L'idée est de prendre un virage à 180°, de modifier complètement nos pratiques, nos modes de vie. D'aller à contre sens de l'idéologie *mainstream* qui pousse à la surconsommation. Face au consumérisme ambiant, l'écocivisme est souvent vu comme une nouveauté, une façon de s'engager propre à notre temps. À côté du registre de la nouveauté, on trouve aussi toute une série d'injonctions à aller chercher dans le passé les trucs de grand-mère, les savoirs d'antan, les astuces de ceux qui vivaient simplement par le passé.

■ Glissements et impensés de l'écocivisme

« Il y a autant de manières de pratiquer la simplicité qu'il y a de simplicitaires »

Nombreuses phrases de ce genre accompagnent les dynamiques individuelles de transformation de son quotidien. « Chacun son rythme », « tout le monde fait un peu de la simplicité », etc. Elles visent à ouvrir l'espace pour une réappropriation personnelle des injonctions collectives. Cependant, ces phrases qui aident au niveau personnel peuvent poser des problèmes au niveau collectif. En effet, ce qui déforce l'action collective c'est quand ce genre d'affirmation fait disparaître l'usage de critères objectifs, l'usage d'indicateurs. L'individu en son for intérieur devient le seul évaluateur des besoins écosociaux. Plus rien n'est défini, tout se mesure au gré du for intérieur, on ne construit plus des réponses aux questions : « que



veut dire "faire sa part" ? » (Boribon & Amand, 2018), c'est quoi la simplicité ? Où s'arrête-t-elle, où commence la vie de surconsommation ? Quels écogestes sont plus efficaces vu l'urgence des enjeux actuels ?²⁸

« Ecocivisme, nouveauté ou retour en arrière »

Entre la valorisation du renouveau que propose le zéro déchet, les innovations écosociales du colibrisme et la proposition d'aller pêcher dans le passé les trucs et astuces de ceux qui faisaient déjà de l'écologie sans le savoir, on est parfois un peu perdu·es dans le rapport au temps. On oscille entre une idéalisation d'un passé respectueux de la nature et une version de la transition qui invente du neuf à partir de rien. Comme nous l'avons montré en introduction, il n'y a rien de neuf à promouvoir la réappropriation individuelle de valeurs à travers son mode de vie : pensons par exemple à M. Gandhi qui valorisait déjà en 1920 le port de vêtements réalisés localement (khadi) pour soutenir les artisan·nes locaux·les. Attention à la tentation de voir dans le colibrisme un mouvement sans histoire²⁹ :

« On ne peut transiter vers un futur écologique sur fond d'amnésie. Les pertes de mémoire ne nous privent pas seulement des immenses richesses (sociales, culturelles, spirituelles, etc.) créées par les générations précédentes ; ces amnésies empêchent que nous donnions du sens à nos actions contemporaines et à nos projets » (Taleb, 2015).

La transition écologique a besoin que nous « tenions compte des héritages du passé » (Partoune, 2019).

« Éteignez toutes vos lumières. Je le fais moi-même ici au palais de l'Élysée »

Les colibris du quotidien sont régulièrement accusés de contribuer à la dépolitisation de l'espace public par leurs pratiques et discours qui ramènent la politique dans la sphère individuelle et/ou domestique. Cependant, comme le montre cet extrait d'une vidéo où intervient le président français Emmanuel Macron³⁰ (Macron, 2018), le risque de dépolitisation ne vient pas des citoyen·nes qui se réapproprient leur alimentation, leur habitat, leur transport, etc. mais bien davantage le fait de politicien·nes ou *leaders* d'opinion. Le problème vient de leurs prises de paroles où ils semblent oublier leur rôle et leur fonction politique (au sens de structurelle, institutionnelle) et lorsqu'ils tiennent des discours où soit leur action soit leur pouvoir d'action est pensé sur le même niveau que celle des citoyen·nes. Et le problème s'accroît encore quant à cette posture « citoyenne » s'ajoute une délégation à la population de la tâche écologique. La dépolitisation se concrétise dans ces discours d'hommes et femmes politiques qui nous invitent constamment à nous responsabiliser, qui nous font croire que la sortie de la crise repose uniquement sur les épaules des ménages³¹. Car même s'il existe différentes façons de faire de la politique au sens large, le rôle d'un homme ou d'une femme politique est d'abord de gouverner la *polis* par les moyens et pouvoirs institutionnels qui lui sont conférés. Pour répondre à l'urgence climatique, ils ont d'autres leviers que les écogestes. Malheureusement, le phénomène est récurrent et s'observe aussi chez les grands dirigeants économiques...

28 Voir par exemple l'étude de *Carbone 4* qui répond à cette question en ciblant le passage au régime végétarien comme impactant le plus la baisse de l'empreinte carbone. (Dugast & Soyeux, 2019).

29 « La pensée colibri semble sortie de nulle part : elle rompt avec la filiation des luttes dans lesquelles elle aurait pourtant pu s'inscrire » (Lindgaard, 2016 ; cité par Garbarczyk, 2018 : p. 7).

30 www.youtube.com/watch?v=MlbZwFmh95U

31 Attention à ce que cette critique ne vise pas à enlever le rôle de citoyen des hommes et femmes politiques. Je ne renonce bien sûr pas à mon rôle de citoyen parce que je fais de la politique.



« Il ne faut pas non plus être naïfs face aux agendas cachés des multinationales qui pourraient jouer la reconversion écologique en façade tout en continuant, sans s'en vanter, à exploiter jusqu'au bout le marché juteux des énergies fossiles et de la surconsommation » (d'Hoop, 2019 : p. 48). « Enfin, il faut se méfier également de la grande distribution lorsqu'elle surfe sur la vague des circuits courts et du local, en allant jusqu'à inventer de fausses variétés anciennes³² ou à se déguiser en marchés du terroir, alors que son impact réel sur l'agriculture paysanne locale reste pour le moins discutable, au Nord comme au Sud de la planète » (*idem* : p. 46).

2.2.3 Représentations culturelles, interdépendance

L'impact de l'écocivisme est aussi pensé par les colibris en termes culturels. Pour nombre d'entre elles et eux, changer ses comportements c'est participer à la redéfinition collective des standards de richesse, des critères de la vie réussie, du succès, du bonheur. Pour illustrer cette transformation culturelle qui est vue comme possible ou renforcée par l'écocivisme, nous proposons quatre exemples : l'interdépendance, la quête de cohérence, l'engagement à chaque instant et « le bonheur est dans le peu ».

« Petit à petit, ces récits d'un genre nouveau pourraient mâtiner nos représentations, contaminer positivement les esprits et, s'ils sont largement partagés, se traduire structurellement dans des entreprises, des lois, des paysages » (Dion, 2018 : p. 82, cité dans Chedin, 2019).

L'idée du changement social véhiculée dès lors est que l'importance des écogestes tient non pas aux gestes en eux-mêmes mais à la visée culturelle qu'ils portent en eux. C'est la vision de la société, de l'engagement, de la vie humaine qu'ils charrient qui importe car le changement social est vu comme intimement lié au changement culturel.

■ Justifications de l'écocivisme

« *Être cohérent pour montrer l'exemple* »

Chez celles et ceux qui transforment leur quotidien pour qu'il soit plus « cohérent », peu en restent à une lecture linéaire qui mesurerait le changement social dans la somme des résultats des gestes écologiques individuels. Chez beaucoup de colibris ce discours s'assortit d'un discours sur la puissance transformatrice de l'exemplarité (effet démultiplicateur plutôt qu'additionnel des écogestes). L'idée sous-jacente est qu'il ne suffit pas de consommer autrement, il faut devenir un exemple à suivre, un modèle de consommation alternative. Les écogestes sont vus comme bien plus puissants que des grands discours et le fait de mettre ses idées en pratique est vu comme un moyen bien plus efficace pour rallier que d'essayer de convaincre par l'argumentation. Derrière cette exemplarité, se dessine une vision du monde où chaque écociviste est une tache d'huile qui s'étend, fait contagion, essaime tout autour de lui ou elle. C'est donc par la transmission, la contagion ou l'insertion de l'écociviste dans les débats locaux que l'action est valorisée. L'exemplarité, le fait de mettre en pratique ses valeurs au quotidien donne de la légitimité aux revendications qui pourraient être portées par les acteur·rices. Les acteur·rices de l'écologie du quotidien insistent sur le fait qu'on convainc bien davantage par l'exemple que par les longs discours et qu'il est dès lors important quand on porte des idées dans l'espace public de les avoir appliquées, expérimentées dans son quotidien. Ce surplus de légitimité permet une action revendicatrice plus écoutée et ayant davantage de force auprès de ses détracteur·rices.

³² Par exemple la farine de Kamut.



« *Nous sommes tou·tes interdépendant·es* »

Pratiquer les écogestes, c'est aussi visibiliser les liens : les liens entre ce que je consomme et l'état du monde, les liens entre mes actions et leurs conséquences, entre mes achats et leur pollution, entre ma nourriture et ceux qui la produisent. On a aujourd'hui grandement besoin de cette écologie qui rend visible tous ces liens que nous créons à chacun de nos achats, comportements, déplacements. On a grand besoin de ceux qui prennent directement ou indirectement soin de ces liens, que ce soit avec le producteur·rice des légumes, celui ou celle qui va gérer mes déchets, celui ou celle qui va traiter mon eau polluée, etc.

Être attentif·ve, à l'écoute et prendre soin de ce qui m'entoure fait souvent partie pour les colibris de cette tentative d'être cohérent·es. L'omniprésence de la cohérence dans les discours a bien sûr des côtés problématiques comme nous l'avons déjà vu mais a également des avantages importants pour le vivre ensemble, pour la transformation écosociale. Elle permet notamment l'appropriation personnelle des concepts parfois abstraits qui jalonnent le vocabulaire engagé. L'écocivisme est souvent présenté comme très lié à une démarche d'écologie intérieure. En effet, on entend souvent l'idée selon laquelle la transformation de nos quotidiens ouvre le champ à toute une série de questions d'ordre existentiel : « est-ce que je vais être capable de vivre sans smartphone, c'est-à-dire sans notifications régulières qui me rappellent par exemple que je fais partie de réseaux, que je suis aimé·e, qu'on ne m'oublie pas ? Jusqu'où est-ce que je vais désencombrer ma maison ? Qu'est-ce qu'il restera ? Qu'est-ce qui est essentiel ? Dès lors, l'écologie quotidienne, surtout dans sa version « désencombrée », invite le colibri à se poser toute une série de questions existentielles et, éventuellement, à trouver des ressources, outils, traditions pour l'aider à y répondre. On ouvre des larges chantiers de réflexion : C'est quoi être écologique ? C'est quoi la démocratie ? Qu'est-ce qui constitue le « suffisant » ? Qu'est-ce qui est superflu ? C'est quoi l'essentiel ? C'est quoi la cohérence ? Les cohérences ? Se réapproprier les concepts comme l'écologie, la démocratie, la simplicité, la solidarité en les rapprochant de soi par l'expérimentation au quotidien permet souvent de développer une lecture complexe de la réalité. L'expérimentation suscite la réflexivité, il s'agit de se positionner, de faire des choix, de voir les dilemmes auxquels nous sommes soumis.

« *Incarner ses valeurs à chaque instant* »

L'écocivisme est souvent associé à un engagement vu comme devant être présent et colorer chaque moment de l'existence. Dans de nombreux discours de colibris ressort la valorisation d'une forme de relation unifiée à l'existence, de volonté de sortir d'une vie qui serait vécue de façon segmentée : « je suis écologiste dans mon boulot mais chez moi cet engagement ne passe pas la porte » ou « ma solidarité ? c'est deux heures le mercredi où je fais du bénévolat » ou encore « mon engagement ? je reverse une partie de mes bénéfices à des personnes précaires ». Pour le colibri, cette vision de l'engagement qui reste enclavé dans une portion réduite de l'existence est problématique. L'idée sous-jacente est que les valeurs que nous portons devraient être au cœur de nos actions à tout moment et que nos engagements envers certaines valeurs devraient être un vecteur pour repenser tout ce que nous faisons : la solidarité ce n'est pas juste 2h par semaine ou par un virement mais c'est aussi comment rendre chacun de mes gestes, mes projets professionnels, mes plans d'investissements, etc. cohérents avec mes valeurs. L'adoption d'une valeur est vue dans cette vision comme ayant un effet performatif sur l'ensemble de l'existence, elle vient transformer nos façons de manger, travailler, nous déplacer, interagir et pas seulement se rajouter dans un moment précis ou dans un lieu précis.



« *Le bonheur est dans le peu* »

Dans cette idée de changement social qui repose sur un changement de culture, les discours des écocivistes reviennent régulièrement sur le fait que nos modes de vies traduisent en réalité des représentations culturelles de ce que sont le bonheur et le progrès ; représentations qui sont à repenser aujourd'hui. Nos pratiques sont dès lors vues comme enracinées dans des visions très matérialistes de la vie réussie. Changer de consommation, de mode de vie quotidien, c'est dès lors pour les colibris aussi une façon de traduire l'adhésion à des façons différentes de voir le bonheur qui peuvent trouver des expressions dans les slogans comme « le bonheur est dans le peu », etc.

■ **Glissements et impensés de l'écocivisme**

« *Moi, je suis cohérent·e. Et toi ?* »

Même si les commentaires sont souvent plus subtils que cela, le glissement est facile entre cohérence comme outil d'approfondissement de sa citoyenneté et cohérence comme image de soi valorisante. On se retrouve régulièrement face à des écocivistes dont toute l'énergie militante est consacrée au lissage de la façade personnelle, sorte de porte-drapeau d'une éco-sainteté individuelle. La quête de cohérence mène alors à une forme d'affairement afin de se construire sa vitrine de pureté³³. Les conséquences ? Beaucoup d'énergie pour ce qui est visible et peu pour ce qui se voit moins. Toute une série de gestes qui deviennent honteux et donc cachés (je déballe mes biscuits bio sureballés à la maison, les enfouis dans un tupperware et fonce à l'auberge espagnole forte de ma collation « zéro déchet » ; ou je jette dans des poubelles publiques mes écarts avec emballage pour ne pas augmenter la production de mes poubelles que j'aime afficher sur les réseaux sociaux, etc.). Viser la cohérence peut se transformer en trouver toutes les astuces pour ne plus montrer toute une série de comportements que je fais néanmoins.

Dans le même ordre d'idée, une dérive régulière de la notion de cohérence consiste à réduire la complexité d'une appropriation personnelle de valeurs en application mécanique de kits de pensée simplifiés. Vouloir être cohérent est louable mais cohérent avec quoi ? La pluralité des valeurs que nous portons entraîne une pluralité d'injonctions comportementales et tout cela demande un tri, des choix, des dilemmes. Dois-je privilégier le train pour aller donner une conférence sur l'écologie le soir et passer plus de temps loin de ma famille parce que je dois du coup dormir sur place ou ferais-je mieux de prendre la voiture seul·e pour rentrer auprès de mes enfants ? Être cohérent·e avec nos valeurs écologiques, de solidarité, de justice, nos valeurs familiales, de convivialité, ça demande un arbitrage constant et ça donne un résultat peu lisible pour l'extérieur. Nous devrions dès lors prendre avec prudence l'idéal de cohérence comme horizon lisse et unifié, qui peut correspondre à un aplatissage ou une réduction de nos horizons moraux à un seul objectif prioritaire : pas de transformation écosociale mais bien l'écologie à tout prix.

« *Quoi ?! Tu roules en diesel ?* »

La cohérence est également régulièrement utilisée comme arme de décrédibilisation : « vous avez vu ces jeunes dans la rue qui revendiquent alors qu'ils ont des téléphones qui polluent ? » « Vous avez vu ce ministre qui se dit écologique mais prend l'avion ? ». À vouloir rendre nos démocraties plus exigeantes en termes d'application par les citoyens et représentants des principes qu'ils revendiquent, nous contribuons régulièrement à nourrir la perception de l'action politique comme inaccessible et toujours corrompue. Nous

³³ Sur la pureté voir notamment Lohest (2018).



voilà coincés avec un idéal de pureté. La cohérence devient ce détecteur d'imperfection qui permet en une phrase lapidaire de porter l'attention sur la faute, l'erreur, l'incohérence qui est vue comme rendant douteux ou invalidé le reste de l'action d'une personne ou d'un mouvement. La quête de cohérence peut alors mener à davantage d'immobilisme que d'activisme, plus personne ne se sentant suffisamment « pur·e » pour pouvoir agir. La vision de l'être humain et de la personne engagée qui sous-tend cet usage de la cohérence est évidemment intenable. Aucune personne engagée ne sera jamais totalement cohérente avec ses valeurs et la cohérence parfaite à une idée n'est pas souhaitable dans une visée systémique de changement. Nous ne pouvons pas nous limiter à une seule échelle d'évaluation de nos comportements. La crise appelle une pluralité d'actions dont certaines peuvent s'avérer contradictoires.

« Cette responsabilisation individuelle a tendance à culpabiliser les individus ("je n'en fais pas assez"), et peut s'avérer contre-productive lorsqu'il s'agit de construire une mobilisation sociale. Certain·e·s ne se sentent pas légitimes pour revendiquer, pour manifester, puisqu'il·elle·s ne sont pas 100 % cohérent·e·s avec leur idéal au quotidien » (Vanmeerbeeek, 2019 : p. 6).

« Ceux qui ne posent pas d'écogestes causent la crise écologique »

Il semble important de définir et nuancer l'impact de la cohérence recherchée en termes de résultat concret parce que sinon, nous ne consacrerions plus notre énergie qu'à devenir les plus pauvres possibles. En effet, comme le soulignent de nombreuses études, l'impact écologique de nos existences individuelles reste malgré les nombreux efforts que nous pouvons réaliser la plupart du temps lié à notre revenu.

« Tous les indicateurs prouvent que les milieux populaires ont un bien meilleur "budget carbone", une bien meilleure "empreinte écologique", un bien plus faible écart par rapport à la "bio-capacité disponible", un bien meilleur indice "planète vivante" (concernant l'impact des activités sur la biodiversité), un "jour de dépassement de la capacité régénératrice de la planète" plus tardif, une moindre empreinte sur la "déplétion (diminution de la quantité) des stocks non renouvelables", en raison déjà d'une moindre utilisation de la voiture et de l'avion, mais aussi parce qu'ils font durer plus longtemps leurs biens d'équipements » (Ariès, 2018 ; cité dans d'Hoop, 2019)³⁴.

« Un Américain du Nord aisé émet dans sa vie mille fois plus de gaz à effet de serre qu'un Africain pauvre » (Satterthwaite, 2009 ; cité dans Bonneuil, 2015).

34 Voir aussi la carte « pollueurs d'hier et d'aujourd'hui » (Marin, 2015) www.monde-diplomatique.fr/cartes/CO2



3 CONCLUSION

À travers cette étude, nous avons développé nombreux arguments pour soutenir l'idée que l'écologie du quotidien peut être politique. Nos engagements militants ne se contentent pas d'exister en dehors du foyer et du quotidien, qu'au-delà des corps, des maisons, des comportements, des objets familiers. L'écomilitance s'incarne et s'exprime sous d'autres formes que l'action collective dans la sphère publique.

À sa manière, l'écocivisme répond à certains des grands défis d'aujourd'hui mettant notamment la cohérence, l'interdépendance, la responsabilité et la créativité au cœur des pratiques qui le constituent. Comme le soulignent les acteur·rices de l'écologie du quotidien, il est utile de ramener au plus proche de nous un enjeu gigantesque comme celui de l'environnement pour le triturer, le soumettre à nos expérimentations, le questionner et incarner une façon positive de s'y relier. Agir sur les gestes du quotidien, c'est aussi accompagner les individus dans leur désir de changer concrètement leurs comportements. Il est à nos yeux évident que l'écocivisme a toute sa place dans « l'écosystème de la transition » (Luyckx & De Bouver, 2019).

L'écocivisme est indispensable mais ne suffit pas. Il est un des éléments de la galaxie de l'écomilitance. Il constitue une porte d'entrée, parmi d'autres, à l'écocitoyenneté. En tant qu'acteur·rices éducatif·ves, nous ne pouvons l'ignorer, ni nous en contenter. La gageure est de contextualiser suffisamment ces écogestes pour ne pas évincer les autres formes d'engagements, et pour éviter les nombreux glissements et impensés qui ont été ici répertoriés. Ecogestes, actions de militance collectives, écologie intérieure, propositions politiques plus globalisantes... le rôle de l'éducateur·rice est de cheminer avec ses publics pour qu'ils puissent trouver, ensemble, les actions qui conviennent à chacun·e ; pour que cette pluralité d'actions soit une richesse pour le groupe et la société.

À côté de la nécessité de remettre l'écologie du quotidien à sa place, il est aussi indispensable de lui donner des racines, des branches, des feuilles et des fruits. De lui faire acquérir l'ampleur de l'écocitoyenneté. D'éviter de le réduire à une version désenchantée, désocialisée, dépolitisée de l'action écologique. Et pour cela, il faut rapprocher un maximum l'écocivisme de l'écocitoyenneté. Le zéro déchet doit se construire sur une vision de l'environnement qui le pense indissociable du social, du personnel, du politique. Emmener l'écocivisme vers l'écocitoyenneté, c'est inscrire son action individuelle dans un monde interrelié, la situer sur une planète inégalement partagée, la penser insérée dans des réseaux de relations complexes. Élargir la base de l'écocivisme, c'est penser l'inscription des écogestes dans un territoire, une localité mais aussi dans des groupes, des institutions, un système économique et politique, un pays, des relations internationales, une planète, un écosystème, un cosmos partagé.

Passer de l'écocivisme à l'écocitoyenneté, ce n'est pas obligatoirement un changement de pratiques. C'est d'abord un changement de regard sur le monde, une autre lecture écosociale, c'est tisser des liens entre mes actions et le monde. Pour (re)nouer ces liens, et pour les comprendre, il s'agit d'élargir notre perception, d'envisager toutes les médiations, tout ce qui nous relie au monde, que ce soient les liens naturels (corps, environnement, etc.), les liens structurels (les collectifs, les institutions), les liens culturels (les croyances héritées, les visions du monde apprises, les conceptions de l'engagement valorisées, etc.) ou les liens personnels et intérieurs (les peurs, les aspirations, etc.). Encourager une réflexion et une introspection sur nos engagements comme cette étude le fait, c'est inscrire l'écologie du quotidien dans un tableau global, la situer dans un écosociosystème complexe. Cette démarche invite nécessairement à repenser et faire évoluer l'articulation entre l'individu et le collectif, entre l'individuel et le politique.



L'écologie quotidienne, comme toute forme d'expérimentation collective, doit s'inscrire dans le débat, dans la remise en question, dans une réflexion critique. Elle doit être abordée dans une perspective large et collective, ouverte à la critique, à la discussion et refuser d'être porteur de l'unique voie à suivre. Avec le temps, les gestes quotidiens sont soumis aux changements, changements de portée concrète, changements d'émotions véhiculées, changements dans les liens que ces gestes tricotent entre eux et avec nos autres gestes (Réseau Idée, 2018).

« Individuelle, collective, politicienne, politique, réformiste, révolutionnaire, toute action peut avoir un impact (...) » « Prenons donc le temps d'échanger, de se comprendre, et de réfléchir ensemble aux alternatives en cours et à construire » (Vanmeerbeek, 2018 : p.11).

L'écocivisme a aujourd'hui le vent en poupe. Tant mieux. C'est l'occasion de mettre en avant les valeurs et droits fondamentaux qui ont mené à ce succès, d'interroger les pratiques valorisées et de maintenir le débat. Encourager la réévaluation des pratiques qui nourrissent ces valeurs et éthiques, c'est aussi diminuer le risque d'être envahi par une forme de « dictature des écogestes ». Une attention doit être portée aux discours et récits que nous construisons autour de l'écologie individuelle : « si elle ne s'accompagne pas d'un autre discours plus politique, la pensée colibri risque de n'être que le produit de la pensée néolibérale dominante » (Garbarczyk, 2018 : p. 5).

Nous l'avons vu, il existe une différence majeure entre une lecture du monde où les comportements individuels sont suffisants en eux-mêmes et une vision où les comportements individuels, visibilisés et mis en discussion sont porteurs potentiels de transformation écosociale. C'est au cœur de cette perspective que se construit l'écocitoyenneté.

« Alors que l'écocivisme fait référence à des comportements induits par une morale sociale, l'écocitoyenneté est de l'ordre des valeurs fondamentales : ces dernières correspondent à des choix éthiques issus d'une réflexion critique sur les réalités sociales et environnementales ; elles stimulent des conduites délibérées, libres et responsables. L'écocivisme doit donc s'inspirer d'une écocitoyenneté qui lui donne une signification plus riche et une ampleur éthique » (Sauvé & Villemagne, 2005).

Nous devons, dans nos actes citoyens et pédagogiques, être attentifs à ne pas colporter une vision de la société atomisée, où le social est la somme des individus. Vision de certain·es théoricien·es économistes où la somme des intérêts individuels mène au bien-être collectif par une forme de magie (la « main invisible »). Ce qu'on peut espérer de l'écocivisme se trouve ailleurs que dans la simple juxtaposition de gestes individuels³⁵. Il ne suffit en effet pas d'additionner les volontés individuelles pour transformer la société. Pour cette transformation, nous avons besoin que certaines ressources soient non seulement multipliées mais aussi organisées, partagées, distribuées (Ferrerias, 2008).

Ce texte est une invitation à traquer les logiques élitistes, désocialisantes ou dépolitisantes dans nos discours, ces paroles qui laissent entendre que tout le monde a les mêmes possibilités de choisir, que ce n'est qu'une question de volonté ; que nos ressources financières, culturelles, relationnelles, etc. influenceraient peu la mise en œuvre de l'écologie du quotidien. Les transmissions de pratiques écociviques, les ateliers zéro déchet et DIY doivent être pensés de telle manière à ce que la vision de la société véhiculée intègre l'idée de responsabilité personnelle mais aussi d'inégalités et d'injustices écosociales. L'objectif de l'écocivisme est

35 Comme l'ont montré différents analystes, l'addition des gestes individuels vertueux ne suffit pas à, par exemple, baisser suffisamment l'empreinte carbone : « Nos calculs montrent que l'engagement des individus et des ménages vers une décarbonation des modes de vie est assurément incontournable, et pour autant insuffisante pour atteindre les objectifs de réduction et viser la neutralité carbone de la France en 2050 » (Dugast & Soyeux, 2019). Ou encore « [par le zéro déchet], on diminue, peut-être significativement, sa production domestique de déchets, tout en sachant qu'on ne représente qu'une proportion infime de l'ensemble des consommateurs qui, eux-mêmes, ne participent qu'à hauteur de 8% à la grande poubelle du monde » (Lohest, 2019).



bien sûr d'influer sur la pollution, le changement climatique mais c'est aussi repenser nos manières de faire société, de vivre ensemble sans esquiver les grands enjeux comme le genre et la justice sociale.

Selon nous, ce n'est qu'en étant attentif·ves à ces différents éléments que l'écologie du quotidien aura une véritable portée émancipatrice.



BIBLIOGRAPHIE

- Allal, Ch., 2019a. « Compter sur la co-transition ». *Antipodes* n°224, mars. www.iteco.be/revue-antipodes/co-transition/article/compter-sur-la-co-transition
- Allal, Ch., 2019b. « La co-transition comme devenir politique ». *Antipodes* n°224, mars. www.iteco.be/revue-antipodes/co-transition/article/la-co-transition-comme-devenir-politique
- Aries, P., 2018. « L'écologie des milieux populaires », dans *Agir par la culture* n°56 la PAC. www.agirparlaculture.be/lecologie-des-milieux-populaires/
- Armand, E., 1934. *Petit manuel anarchiste individualiste*. L'En dehors, pp. 273-274.
- Arnsperger, Ch., 2011. *L'Homme économique et le sens de la vie : Petit traité d'alter-économie*. Paris : Textuel.
- Benasayag, M., & Sztulwark, D., 2002. *Du contre-pouvoir*. Paris : Poche.
- Bereni, L., & Revillard, A., 2008. « La dichotomie public-privé à l'épreuve des critiques féministes : de la théorie à l'action publique », dans P. Muller & R. Senac-Slawinski (Édit.), *Genre et action publique : La frontière public-privé en question* (pp. 27-55). Paris : L'Harmattan.
- Berger, M., 2012. [Intervention au séminaire du Smag], UCL.
- Boltanski, L., & Thévenot, L., 1991. *De la justification. Les économies de la grandeur*. Paris : Gallimard.
- Bonneuil, Chr., 2015. « Tous responsables ? », dans *Le Monde Diplomatique*, Novembre, pp.16-17. www.monde-diplomatique.fr/2015/11/BONNEUIL/54139
- Boribon H. F., & Amand, P., 2018. « Le colibri sauvera-t-il la forêt ? », dans *Journal d'écologie critique*. <https://journaldecologiecritique.wordpress.com/2018/12/31/le-colibri-sauvera-t-il-la-foret>
- Bourdieu, P., 1979. « Les trois états du capital culturel » dans *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°30, pp.3-6.
- Capocci, H., 2015. « Les ambiguïtés de la responsabilité individuelle », dans *Analyses, productions d'Entraide & Fraternité*, avril 2015. www.entraide.be/IMG/pdf/analyse_responsabilite_individuelle_04.2015-3.pdf
- Chedin, M., 2018. « La ZAD et le Colibri : deux écologies irréconciliables ? », dans *Médiapart* www.mediapart.fr/journal/international/231118/la-zad-et-le-colibri-deux-ecologies-irreconciliables?onglet=full
- Coalition éducation environnement, écocitoyenneté, 2018. *Pour une Stratégie québécoise d'éducation en matière d'environnement et d'écocitoyenneté. Défis, visions et pistes d'action*, pp.1-2. www.coalition-education-environnement-ecocitoyennete.org/wp-content/uploads/2018/07/%C3%89I%C4%97ments-dune-Strat%C3%A9gie-D%C3%A9tail%C3%A9e-Juin-2018.pdf
- Comby, J.-B., 2015. *La Question climatique. Genèse et dépolitisation d'un problème public*. Paris : Raisons d'Agir, 250 p.
- De Bouver, E., 2015. *L'existentiel est politique. Enquête sur le renouveau du militantisme : les cas des simplicitaires et des coaches alternatifs*. Thèse en sociologie politique, UCL.



- De Bouver, E., & de Monge, C., 2019. « La transition, c'est par/pour les riches ? Quelques pistes de réflexion », dans *Analyses, productions de l'ONG Fucid*, mars. URL : www.fucid.be/wp-content/uploads/2019/04/analyse-mars2019.pdf
- de Schutter, O., 2019. « Les freins psychosociaux aux changements », dans *les potcast d'Etopia*, Conférence Etopia, août. <https://soundcloud.com/user-769116636/olivier-de-schutter-les-freins-psychosociaux-aux-changements-conference-etopia-aout-2019>
- D'Hoop, R., 2019. « Transition écologique et inégalités mondiales. Pour une approche solidaire et équitable face aux enjeux sociaux et climatiques », dans *Étude, productions d'Oxfam*. www.oxfammagasinsdumonde.be/blog/etude/transition-ecologique-et-inegalites-mondiales-pour-une-approche-solidaire-et-equitable-face-aux-enjeux-sociaux-et-climatiques/#.XIOzVSPjK00
- Dufrane, M., & De Bouver, E., 2019. « Prendre conscience de nos émotions pour mieux répondre à la crise écologique », dans *Analyses, productions de l'institut d'Eco-Pédagogie*. <http://institut-eco-pedagogie.be/spip/spip.php?article565>
- Dugast, C. & Soyeux, A., 2019. *Faire sa part ? Pouvoir et responsabilité des individus, des entreprises et de l'état face à l'urgence climatique*. Etude de Carbone 4, juin. www.carbone4.com/wp-content/uploads/2019/06/Publication-Carbone-4-Faire-sa-part-pouvoir-responsabilite-climat.pdf
- Elgin, D., 1981. *Voluntary Simplicity. Toward a Way of Life That is Outwardly Simple, Inwardly Rich*. New York: Quill.
- Emma, 2017. *Un autre regard 2*. Paris, Massot. <https://emmaclit.com/2017/05/09/repartition-des-taches-hommes-femmes/>.
- Fenouillet, F., 2016. *Les théories de la motivation*. Paris : Dunod.
- Ferreras, I., 2007. *Critique politique du travail. Travailler à l'heure de la société des services*. Paris : Presses de Sciences Po.
- Ferreras, I., 2008. « De la dimension collective de la liberté individuelle. L'exemple des salariés à l'heure de l'économie des services », *Raisons pratiques*, Paris, EHESS (Spring). Numéro spécial : La liberté au prisme des capacités. Amartya Sen au-delà du libéralisme, Vol. 18, pp. 281-296.
- Garbarczyk, B., 2018. « Dépasser la « pensée colibri », dans *Etudes, productions de Saw-B*. www.saw-b.be/spip/IMG/pdf/a1810_colibri.pdf
- Gilligan, C., 1982. *In a different voice*. Harvard : Harvard University Press.
- Grigsby, M., 2004. *Buying Time and Getting By: The Voluntary Simplicity Movement*. Albany : State University of New York Press.
- Guillaud, H., 2018. « Transition écologique : nous ne pouvons pas (seulement) la faire nous-mêmes ! », dans *Le Monde*. www.lemonde.fr/blog/internetactu/2018/09/15/transition-ecologique-nous-ne-pouvons-pas-seulement-la-faire-nous-memes
- Hamrouni, N., 2012. *Le care invisible : Genre, vulnérabilité et domination*. Thèse en philosophie politique, UCL, UM, Montréal - Louvain-la-Neuve.
- Jenssens, D., 2015. *Oubliez les douches courtes*. Documentaire. www.partage-le.com/2015/03/26/oubliez-les-douches-courtes-derrick-jensen
- Jolivet, R., 2018. *Dictature, république ou démocratie : quel régime pour sauver l'humanité ?* Article de blog. <https://raphael-jolivet.name/blog/ecologie-democratie>
- Labonne, M., 2016. *Être un colibri : une posture politique radicale*. www.colibris-lemouvement.org/magazine/etre-un-colibri-une-posture-politique-radicale



- Laugier, S., 2009. « L'éthique comme politique de l'ordinaire », dans *Multitudes*, 37(2), pp. 80-88.
- Les Amis de la Terre, 2012. « La simplicité volontaire », dans *SaluTerre* n°114, revue des Amis de la terre Belgique, www.amisdelaeterre.be/La-Simplicité-Volontaire-1580.
- Lohest, G., 2018. « Nos démocraties peuvent-elles passer l'arme à gauche », dans *Etudes, productions des Equipes Populaires*. www.equipespopulaires.be/wp-content/uploads/2018/12/nos-democraties-peuvent-elles-passer-larme-a-gauche.pdf
- Lohest, G., 2019. *Zéro Déchet : réagir à une folie ingérable*. Blog Médiapart, <https://blogs.mediapart.fr/guillaume-lohest/blog/300619/zero-dechet-reagir-une-folie-ingerable>
- Loreau, D., 2009. *L'art de l'essentiel. Jeter l'inutile et le superflu pour faire l'espace en soi*. Paris, J'ai Lu.
- Luyckx, Ch., à paraître. *Racines et enjeux philosophiques de la crise écologique. Vers une écologie intégrale*.
- Luyckx, Ch., 2016. *Introduction au Groupe de Recherche Interdisciplinaire sur la Crise Écologique (GRICE)*, Louvain-la-Neuve. www.youtube.com/watch?v=3goIiVpgZN0
- Luyckx, Ch., 2014. *Liberté humaine et appartenance naturelle : contribution d'une herméneutique critique pour penser le lien éthique et ontologique de l'humain à la nature*. Thèse en philosophie. UCL.
- Luyckx, Ch., & De Bouver E., 2019, « Ecosystème de la transition », dans *Analyses*, productions de l'institut d'Éco-Pédagogie. <http://institut-eco-pedagogie.be/spip/spip.php?article563>
- Macron, E., 2018. *Switch all your lights off*. Vidéo officielle. www.youtube.com/watch?v=MlbZwFmh95U
- Maniatès, M., 2005. « Résister à la consommation en optant pour la simplicité volontaire », dans *La revue Durable* n°13 (novembre-décembre).
- Marin, C., 2015. *Pollueurs d'hier et d'aujourd'hui*. Carte publiée dans le Monde diplomatique. www.monde-diplomatique.fr/cartes/CO2
- Masset, D., 2019. « Entre sidération et déni des crises écologiques : et si les théories catastrophistes étaient mobilisatrices ? », dans *Etudes, productions de l'asbl Etopia*. <https://etopia.be/entre-sideration-et-deni-des-crisis-ecologiques-et-si-les-theories-catastrophistes-etaient-mobilisatrices/>
- Monbiot, G., 2018. « We won't save the Earth with a better kind of disposable coffee cup », in *The Guardian*. www.theguardian.com/commentisfree/2018/sep/06/save-earth-disposable-coffee-cup-green
- Partoune, Ch., 2019. *Repères de base en écopédagogie. Recettes et non recettes*. Outil pédagogique de l'Institut d'Éco-Pédagogie. <http://institut-eco-pedagogie.be/spip/spip.php?article483>
- Pereira, I., 2009. *Un nouvel esprit contestataire : La grammaire pragmatiste du syndicalisme d'action directe libertaire*. Thèse en sciences politiques à l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris.
- Phillips A., 2000. « Espaces publics, vies privées », dans T.-H. Ballmer-Cao, V. Mottier & L. Sgier (Édit.), *Genre et politique. Débats et perspectives* (pp. 397-454). Paris : Gallimard.
- Rabhi, P., 2010. *Vers la sobriété heureuse*. Arles : Actes Sud.
- Réseau Idée, Dufrasne, M., SPW DGARNE, 2018. *Complexi'clés, Clés pédagogiques vers une pensée complexe en ErE*. www.reseauidee.be/outilspedagogiques/fiche.php&media_id=5260&index=0&no_reload=f4f5e860_2
- Robin, V., Dominguez, J., & Tilford, M., 1992. *Your money or your life*. Penguin Books
- Sauvé, L., 2000. « L'éducation relative à l'environnement entre modernité et postmodernité. Les propositions du développement durable et de l'avenir viable », in A. Jarnet, Jickling, B., L. Sauvé, Arjen Wals et Priscilla



Clarkin (dir.). (2000). *The Future of Environmental Education in a Postmodern World ?*. Whitehorse: Yukon College, Canadian Journal of Environmental Education, pp. 57-71.

Sauvé, L., & Villemagne, C., 2005. « L'éthique de l'environnement comme projet de vie et “ chantier ” social : un défi de formation », dans *Chemin de traverse*, Revue transdisciplinaire d'éducation à l'environnement, Numéro 2, Solstice d'hiver, pp.19-33. URL www.espaceressources.uqam.ca/images/contenu/chaire-ERE/pdf/SauveVillemagneCh_traverse.pdf

Schor, J., 1999. *The Overspent American: Why We Want What We Don't Need*. New York: HarperCollins.

Skinner, E. A., 1995. *Perceived control, motivation, and coping*. London: Sage.

Taleb, M., 2015. « Écologie : quelle mémoire pour quel avenir ? Trilogie, entre le cosmique, l'humain et le divin ». Dans *trilogie*. www.trilogies.ch/articles/ecologie-memoire-pour

Vanmeerbeek, P., 2018. « Vert solidaire – De la nécessité de penser l'écologie parallèlement à la justice sociale », dans *Analyses, productions de l'asbl Barricade* : www.barricade.be/sites/default/files/publications/pdf/2018_vert-solidaire_0.pdf

Wathelet, V., 2019. Les travers de l'hyper-responsabilisation écologique individuelle. Dans *La Libre* du 9 janvier 2019. www.lalibre.be/debats/opinions/les-travers-de-l-hyper-responsabilisation-ecologique-individuelle-5c34cc4b7b50a607247a7c3f

Weber, I., 2016. « La méditation, un exercice spirituel et pas un simple remède au stress », dans *Huffingtonpost* du 6 novembre, consulté sur www.huffingtonpost.fr/ins-weber/psychologie-spiritualite-la-meditation-est-une-vraie-philosophie_a_21598978